

Bibliothèque de Philosophie scientifique

FÉLIX LE DANTEC

Chargé de cours à la Sorbonne

L'Athéisme

« Ce qu'il y a de terrible quand on cherche la vérité, c'est qu'on la trouve! » (R. DE GOURMONT.)



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

Quatrième Mille.

L'ATHÉISME

AUTRES OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

A la librairie E. FLAMMARION :

Les Influences ancestrales (6 ^e mille). 1 vol. in-18.	3 50
La Lutte universelle (6 ^e mille). 1 vol. in-18	3 50

A la librairie A. COLIN :

Le Conflit. Entretiens philosophiques. 4 ^e édit. 1 vol. in-16.	3 50
---	------

A la librairie FÉLIX ALCAN :

Théorie nouvelle de la vie. 4 ^e édition. 1 vol. in-8, cart.	6 »
Le Déterminisme biologique et la personnalité consciente. 2 ^e édition. 1 vol. in-16.	2 50
L'Individualité et l'erreur individualiste. 2 ^e édition. 1 vol. in-16.	2 50
Évolution individuelle et hérédité. 1 vol. in-8, cart.	6 »
Lamarckiens et Darwiniens. 2 ^e édition. 1 vol. in-16.	2 50
L'Unité dans l'être vivant. 1 vol. in-8.	7 50
Les Limites du connaissable. 2 ^e édition. 1 vol. in-8.	3 75
Traité de Biologie. 2 ^e édit. 1 vol. grand in-8 illustré.	15 »
Les Lois naturelles. 1 vol. in-8.	6 »
Introduction à la Pathologie générale.	15 »
Éléments de philosophie biologique. 1 vol. in-16.	3 50

Bibliothèque de Philosophie scientifique

FÉLIX LE DANTEC

L'ATHÉISME

« Ce qu'il y a de terrible quand on cherche
la vérité, c'est qu'on la trouve ! »

(R. DE GOURMONT.)



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

—
1907

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.

AU PROFESSEUR ALFRED GIARD

Dieu merci, mon cher maître (voilà, je l'avoue, un début bizarre pour un livre sur « l'athéisme », mais il faut bien parler français), Dieu merci, l'on n'est plus brûlé aujourd'hui pour ses opinions philosophiques; on n'a plus besoin d'héroïsme pour dire ce que l'on pense. Sans cela, vous devriez vous faire de sanglants reproches le jour de mon autodafé, car vous ne pouvez vous dissimuler la grande part que vous avez prise à ma formation intellectuelle.

Non pas que, malgré votre penchant bien connu pour le monisme, je veuille vous forcer de souscrire par avance aux opinions exposées dans ce livre; ces opinions ne me viennent pas de vous; mais sans vous, je ne les aurais jamais exprimées.

Les mathématiciens m'avaient appris la précision du langage, et c'était déjà beaucoup; ce n'était pas assez, et je serais resté probablement toute ma vie un excellent élève, si je n'avais eu la bonne for-

tune de suivre vos leçons. Je ne croyais pas qu'il y eût autre chose à faire que de bien pénétrer la pensée de son professeur et de se l'assimiler sans y rien changer. Cela doit arriver d'ailleurs fatalement à ceux qui suivent un enseignement mathématique, car les mathématiques sont finies ; la biologie, au contraire, commence ou va commencer.

Je n'oublierai jamais la première conférence que vous nous fîtes à l'École Normale en arrivant de Lille ; si vos conceptions me séduisirent, me charmèrent profondément, je fus encore plus émerveillé de la leçon d'indépendance que vous nous donnâtes en terminant : vous nous proposiez, nous dites-vous, ces manières de voir comme étant celles qui vous paraissaient les meilleures, mais vous ne prétendiez pas qu'elles fussent définitives ; vous nous engagiez à réfléchir nous-mêmes, et à nous faire des idées personnelles sur tous les sujets.

C'aura été un des grands événements de ma vie, d'avoir rencontré, à dix-huit ans, un maître qui, pratiquant la liberté de penser, l'enseignait aux autres. Le grain que vous avez semé en moi ce jour-là a bouleversé ma nature de disciple soumis. Avant d'avoir reçu votre empreinte, j'étais tout disposé à me faire un reproche de ce que, sur beaucoup de points, je ne pensais pas comme tout le monde ; j'avais honte de ne pas trouver claires des propositions que la majorité compacte déclarait admirables de netteté ; je faisais des efforts pour com-

prendre, et, quand je n'y arrivais pas, je renfermais dans un silence attristé mon humilité d'élève insuffisant.

J'ai pris ma revanche depuis que vous m'avez guéri du dogmatisme ; peut-être même ai-je dépassé la saine mesure (mais les oscillations sont dans la nature de l'homme comme dans celle du pendule). Peut-être, après avoir vraiment souffert de ne pas penser comme les autres, ai-je pris soin, au contraire, de cultiver les côtés singuliers de mon cerveau. Je suis trop bon déterministe pour croire qu'il eût pu en être autrement ; je suis trop bon déterministe aussi pour me faire un mérite d'avoir pensé « suivant ma nature ». Du moins y ai-je trouvé de grandes joies, et je vous serai éternellement reconnaissant d'avoir écarté de moi le spectre stérilisant de l'« Autorité ».

Ty-Plad, 20 septembre 1906.

PREMIÈRE PARTIE¹

CONFESSIONS, DÉFINITIONS

« Les athées sont pour la plupart des savants hardis et égarés qui raisonnent mal. »

(VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique*
article : *Athéisme*.)

1. Les épigraphes des parties ou chapitres se rapportent au problème qui y est traité et non à l'opinion de l'auteur quant à la solution de ce problème.

L'ATHÉISME

PREMIÈRE PARTIE

CONFESSIONS, DÉFINITIONS

CHAPITRE PREMIER

Confessions.

§ 1. — GÉNÉRALITÉ DE L'IDÉE DE DIEU

L'idée de Dieu a joué un tel rôle dans les destinées humaines, elle a pénétré si profondément les mœurs, le langage et jusqu'à l'hérédité des peuples, que celui qui en est aujourd'hui dépourvu, celui qui n'a pas reçu cette idée en héritage et n'a pu l'acquérir par éducation, doit, me semble-t-il, être considéré comme un monstre par la majorité des hommes. Et s'il arrive que le monstre soit doué de sens moral (l'hérédité est si capricieuse dans la génération sexuelle qui est la nôtre !), s'il arrive que l'athée soit vertueux, son

cas sera en même temps tératologique et paradoxal. Beaucoup de nos congénères affirment en effet qu'ils sont honnêtes, parce qu'ils craignent Dieu ; ils ne peuvent concevoir par conséquent qu'un athée ne soit pas vicieux et criminel, comme ils seraient eux-mêmes sans leur foi. Peut-être sont-ils trop modestes ; peut-être ont-ils en eux des raisons d'être bons et aimables, indépendamment de toute croyance religieuse ; mais enfin, il y a des hommes qui sont méchants, cela est certain. J'admets même, volontiers, qu'il y en aurait davantage si quelques-uns d'entre eux n'étaient retenus par la crainte d'un châtement. Mais de ce que tous les hommes, croyants ou non, ne sont, en dépit de l'éducation, ni également bons ni également honnêtes, je puis bien conclure, sans hardiesse exagérée, qu'il y a, dans le patrimoine héréditaire de chacun de nous, une dose variable de bonté et d'honnêteté. Ces qualités innées nous viennent de nos ancêtres, et ont été acquises par eux comme le nez, la bouche et la logique ; cela, pour un évolutionniste, est indéniable ; suivant les hasards des accouplements, chaque homme vient au monde avec plus ou moins de nez, plus ou moins de logique, plus ou moins de vertu. L'éducation brode ensuite sur ce canevas ; on peut se casser le nez, perdre la raison, et même devenir méchant, ce qui est pourtant plus difficile à beaucoup que de se casser le nez.

Est-ce la crainte de Dieu qui a introduit dans l'hérédité de nos ascendants les qualités morales dont la génération sexuelle fait aujourd'hui à chacun de nous une distribution si peu équitable ? Les nécessités d'une vie sociale prolongée pendant des centaines de siècles, n'y sont-elles pas pour beaucoup, peut-être pour presque tout ? Ce n'est pas ici le lieu de discuter cette question. Mais, de même que la conscience morale qui provient de certains règlements sociaux survit, dans la descendance de l'homme, aux règlements dont elle est issue, de même des qualités ayant pour origine la crainte de Dieu peuvent subsister chez un homme dépourvu de toute croyance religieuse. C'est là le propre des caractères acquis ; ils se conservent dans les êtres et dans leurs rejetons, en dehors des conditions qui les ont fait apparaître. Nul doute, néanmoins, que ces caractères, transmis par hérédité, puissent ensuite être renforcés par l'éducation, si les circonstances continuent à se trouver favorables ; une particularité résultant de la crainte de Dieu ou de la vie de société se développera plus complètement chez un individu qui continuera à craindre Dieu ou à vivre en société ; elle se développera aussi, quoique peut-être à un degré moindre, et cela pendant de nombreuses générations, même dans des êtres isolés et dépourvus de croyance religieuse ; un homme vivant seul aurait néanmoins

une conscience morale qui ne rimerait plus à rien, comme il a un appendice du cæcum et des dents de sagesse. Ces organes rudimentaires ou *superstitions* (au sens étymologique du mot) ne disparaissent pas aisément; ils disparaissent cependant à la longue, et, si l'on veut discuter impartialement l'utilité sociale de l'idée de Dieu, il ne faut pas manquer de tenir compte des caractères introduits dans la nature de l'homme actuel par les croyances ancestrales. De ce qu'un athée fils de croyants est honnête, on n'a pas le droit de conclure qu'un peuple d'athées resterait éternellement honnête, pourvu, bien entendu, qu'on ait démontré le rôle des croyances religieuses dans la genèse des sentiments d'honnêteté, qui tirent peut-être leur origine de nécessités sociales.

Mais j'oublie que tout le monde n'admet pas l'hérédité des caractères acquis et son rôle dans la formation des espèces; il est bien difficile à un homme vraiment pénétré de certaines notions, d'en faire abstraction pour discuter les idées des autres. Il faudrait que les croyants, pour discuter les athées, pussent oublier qu'ils sont croyants, et que les athées renonçassent à leur athéisme pour discuter la valeur de la foi. Or cela n'est pas seulement difficile, cela est impossible, puisque, chez les uns et chez les autres, la croyance et l'incrédulité font partie du mécanisme pensant.

Voilà encore une opinion d'athée, savoir que la pensée résulte d'un mécanisme déterminé ; je ne crois pas à la liberté, et cela est fondamental chez moi ; comment donc pourrais-je me faire comprendre d'un croyant doué de liberté absolue par cela même qu'il est croyant ? Cette liberté absolue serait la base de tous les raisonnements de mon interlocuteur, tandis qu'elle doit être exclue de tous les miens. Certains spiritualistes concilient le plus aisément du monde la liberté et le déterminisme ; de même les croyants admettent un Dieu tout puissant et entièrement libre dans une nature entièrement réglée ! Si cela est de l'hébreu pour moi, ce n'est pas ma faute. Il est vrai que les croyants deviennent logiques en admettant la possibilité du miracle, et là est, en effet, le seul point positif du débat ; un individu qui n'a pas l'idée de Dieu ne peut l'acquérir que si Dieu se manifeste à lui, et cela ne saurait arriver que par un miracle.

Un athée logique devrait devenir croyant s'il constatait un miracle ; mais comment constater un miracle, c'est-à-dire un accroc aux lois de la nature ? Il faudrait pour cela être sûr que l'on connaît toutes les lois de la nature et aussi toutes les conditions du phénomène observé. Qui oserait avoir une telle prétention ? J'ai écrit jadis que, si je voyais un miracle, je deviendrais croyant ; je crains bien de m'être vanté ! Si j'assistais à un

phénomène qui me parût en contradiction avec les lois naturelles que je connais le mieux, je ferais probablement comme au théâtre Robert Houdin ; je chercherais la ficelle cachée, le phénomène surajouté et inconnu qui a créé l'apparence du miracle ; et si je ne trouvais pas, j'accuserais probablement l'imperfection de mes moyens de recherche. Il serait infiniment plus simple, me dirait-on, de croire en Dieu comme les autres ! Croyez-vous donc que ce soit si simple ? Tapez sur une cloche aussi fort que vous voudrez, vous ne lui ferez pas donner un son autre que celui qu'elle *peut* donner ; vous la fêlerez seulement si vous insistez ; je suis comme la cloche, et mon mécanisme est adulte ; je ne puis pas devenir croyant, mais je puis devenir fou ; quelques-uns pensent peut-être que je le suis déjà !

Je ne serais pas vraiment athée si j'entrevois la possibilité de ne plus l'être.

§ 2. — RARETÉ DES ATHÉES PROPREMENT DITS

Y a-t-il beaucoup d'athées ? J'entends de vrais athées allant, avec leur logique d'athée, jusqu'au bout des conclusions inséparables de l'athéisme ? Je me défie des statistiques qu'on rencontre à ce sujet dans les livres et les journaux. En tout cas, il est certain que la grande majorité des hommes est imbue de l'idée de Dieu ; on ne saurait attri-

buer à l'athéisme le mouvement anticlérical si manifeste à notre époque ; plusieurs se disent athées sans avoir beaucoup réfléchi à ce que cela veut dire ; presque tous vont à Dieu en repoussant les prêtres, intermédiaires parasites ; presque tous souscriraient volontiers à l'orgueilleuse déclaration de Victor Hugo : « Je ne veux être assisté à mon chevet par aucun prêtre d'aucun culte ; je crois en Dieu ! »

Aujourd'hui donc encore, l'athéisme est mal porté. Voltaire le répudiait déjà et affirmait que « la saine philosophie en avait eu raison ». Les admirateurs de Spinoza et de Diderot s'efforcent de démontrer que ces deux philosophes n'étaient pas véritablement athées ; de même, les adorateurs d'une jolie femme n'avouent pas volontiers au public qu'elle a de fausses dents ou une maladie cachée ; l'athéisme est une tare regrettable, et que désavouent les plus indulgents mêmes des hommes « normaux ».

Heureusement, l'athéisme vrai, s'il a des inconvénients que je mettrai de mon mieux en évidence, porte aussi sa consolation avec lui. Celui qui ne croit pas à la liberté absolue ne peut avoir honte d'être ce qu'il est, ni en être fier. J'ai connu cependant des bossus qui avaient honte de leur bosse, quoiqu'elle leur fût venue bien malgré eux ; c'est donc que probablement l'athéisme fournit à l'homme plus de consolation que la scoliose, car

je n'ai pas honte d'être athée. Je n'en tire pas gloire non plus, si je ne m'en cache pas, et je ne tiens pas à faire des prosélytes comme le renard de la fable, qui avait la queue coupée.

§ 3. — ATHÉISME INNÉ ET IDÉES PRÉCONÇUES

Je suis athée, comme je suis breton, comme on est brun ou blond, sans l'avoir voulu. Je n'ai donc aucune raison personnelle d'affirmer que l'athéisme vaut mieux qu'autre chose, n'ayant pu par moi-même goûter à autre chose.

« On devient cuisinier, on naît rôtisseur » dit le proverbe ; je crois pouvoir affirmer que je suis né athée, et je me demande si, comme pour les rôtisseurs, cela n'est pas indispensable à la « perfection de l'athéisme ».

Aussi loin que remontent mes souvenirs, je ne trouve pas trace en moi de l'idée de Dieu ; et cependant, j'ai été élevé comme les autres petits bretons de mon âge ; j'ai appris le catéchisme comme les autres ; j'ai même eu le prix de catéchisme au collège ; j'avais une mémoire extraordinaire, et j'aurais pu apprendre par cœur une page d'hébreu en quelques minutes ; j'ai appris le catéchisme comme de l'hébreu, sans me demander si cela signifiait quelque chose, uniquement parce qu'on me disait de l'apprendre. J'étais un élève

docile et soumis; je ne me vante pas en disant que j'étais un très bon petit garçon, et l'un des moins méchants de mes camarades; j'avais un sentiment profond de mes devoirs et aucune prétention à des droits; j'ai même beaucoup souffert quelquefois de scrupules de conscience exagérés, mais je n'ai pas cru un instant à l'existence d'un juge infiniment clairvoyant qui punirait et récompenserait chacun suivant ses mérites. Non pas que je n'eusse l'idée de mérite et de culpabilité; au contraire, je l'avais très profondément ancrée quoique ne croyant pas à la justice immanente; c'est seulement bien plus tard, que des raisonnements philosophiques m'ont amené à rejeter la responsabilité absolue; même aujourd'hui que je n'y crois plus, j'en ai encore le sentiment aussi vif et aussi douloureux que dans mon enfance, mais mon système biologique me fait comprendre cette contradiction, et je m'en console.

Je me consolais moins, étant enfant, de ne pas être comme les autres; j'ai bien souvent regretté de ne pas partager la foi de mes jeunes amis, de ne pas croire ce qu'ils croyaient, ce qu'ils avaient l'air de croire, dirai-je plutôt, car, en toute sincérité, je ne pouvais pas m'imaginer qu'ils fussent tellement mieux doués que moi. Je les soupçonnais un peu de jouer la comédie par orgueil; de même probablement, eussent-ils cru à de la mauvaise foi de ma part, si je leur avais

dit ce que je pensais ; l'athée est aussi invraisemblable pour le croyant que le croyant pour l'athée. C'est seulement bien plus tard que j'ai admis l'existence de vrais croyants ; il n'y a pas longtemps que je considère les athées comme des exceptions. Et même — au fond de moi — je suis obligé de me demander encore si je suis vraiment convaincu qu'il existe des croyants ; les croyants se posent, m'a-t-on dit, la même question au sujet des athées....

Pendant toute ma jeunesse, d'ailleurs, je n'ai pas été préoccupé de questions philosophiques ; j'ai commencé de bonne heure l'étude des sciences mathématiques et physiques ; je me suis efforcé d'en apprendre le plus possible, sans me demander où cela me mènerait ; j'ai continué d'être un bon élève, soucieux de satisfaire mes parents. Et quand j'ai eu l'idée de laisser les sciences exactes pour m'adonner aux sciences naturelles, ce n'a pas été le moins du monde à cause de l'intérêt philosophique qui s'attache à l'étude de la vie, mais par pure curiosité des choses de la morphologie ! J'avais le désir d'apprendre ce que savaient les autres, et là se bornait mon ambition.

Mais les sciences naturelles ne sont pas comme les mathématiques ; elles ne sont pas *faites* ; si l'on veut s'instruire dans les livres, on rencontre des enseignements contradictoires ; il faut donc choisir entre les théories ; il faut se faire une opinion

personnelle. Une leçon de Giard fit éclore mon sens critique et me donna horreur de l'autorité; brusquement je compris que je m'étais reproché sans raison de ne pas penser comme les autres, et je résolus de chercher par moi-même; mais je conservai quelque temps encore ma timidité primitive; elle est bien passée aujourd'hui, trop peut-être, et l'on pensera probablement que Giard m'a rendu là un mauvais service.

Naturellement, mon athéisme fondamental dirigea mes études. L'existence de Dieu n'expliquait rien pour moi, puisque je ne trouvais aucun sens à cette formule; je recherchai donc de préférence les explications que l'on appelle matérialistes; l'âme m'était aussi étrangère que Dieu; c'était pour moi un mot cachant une erreur.

L'illustre Metchnikoff vint s'installer au laboratoire de Pasteur, au moment même où j'y étais nommé préparateur; il était alors rempli de l'idée de la phagocytose, idée qu'il avait tirée de la zoologie et de l'embryologie, mais qui l'amena à abandonner ces deux sciences pour la pathologie; il me confia l'étude du phénomène correspondant chez les protozoaires, la digestion intracellulaire des proies capturées par ces petits animaux, dont quelques-uns, masses de gelée informe, représentent la vie sous son aspect le plus rudimentaire. Je trompai l'attente du savant russe, et négligeai immédiatement le côté pratique des études pour

l'interprétation théorique des résultats observés. J'étais peu soucieux de savoir si une espèce d'amibe digérait la cellulose, une autre pas ; mais je fus très heureux de pouvoir m'expliquer à moi-même, sans faire intervenir aucune propriété *vitale*, le phénomène premier de la nutrition. Aujourd'hui, définitivement attaché aux questions d'explication mécanique de la vie, je suis ramené par l'observation de n'importe quel fait à mon dada favori, mais je me rends compte aisément que l'amibe, avec ses vacuoles digestives qu'on *voit* se former, et dans lesquelles on suit au microscope toutes les étapes du phénomène vital, était le sujet le plus propre à m'orienter vers la philosophie. De plus, les phénomènes étant relativement simples chez l'amibe, je pus m'imaginer bientôt que j'avais parcouru le cycle de toute la vie cellulaire ; fort de cette certitude, j'entrepris, avec la même méthode, l'étude des êtres plus élevés en organisation ; nulle part je ne trouvai de phénomène capable de faire changer mes convictions premières ; j'arrivai seulement, petit à petit, à plus de sagesse ; de métaphysicien matérialiste, je devins, à proprement parler, agnostique ; j'arrivai à me dire que je ne savais rien, mais que j'en savais cependant *au moins* autant que ceux qui s'imaginent savoir tout, trouver tout, dans un dogme quelconque ou dans Thomas d'Aquin.

Quoique convaincu de mon impuissance, je reste

convaincu aussi de l'absurdité des croyances de ceux qui croient en Dieu ; c'est là ce qui constitue pour moi l'athéisme scientifique, ainsi que j'essaierai de le définir tout à l'heure.

Ai-je le droit de dire que je suis arrivé où j'en suis, sans idée préconçue ? Je l'ai cru longtemps, et je confesse aujourd'hui que c'était une erreur. Athée par tempérament, j'ai consacré ma vie à des études qui, *m'a-t-il semblé*, m'auraient conduit à l'athéisme, si j'avais été croyant. Mais, si j'avais été croyant, je n'aurais pas dirigé mes études de la même manière ; satisfait d'une explication, je n'en aurais pas cherché une différente. Ce qui rendra éternelles les discussions des philosophes au sujet de la vie, c'est qu'il est impossible d'étudier la vie sans idée préconçue, ou, du moins, sans avoir une tendance, marquée d'avance, à accepter de préférence tel mode d'explication. Je connais des hommes de grande valeur qui, ayant fait des études analogues aux miennes, ont conservé leurs croyances premières ; j'avoue que cela m'étonne profondément ; j'avoue même que, pendant longtemps, je n'ai pas cru à leur entière bonne foi, tellement l'évidence me paraissait lumineuse. Je pense qu'ils ont eu la même opinion à mon sujet, et cela me console d'avoir pensé du mal d'eux.

Il me semble donc qu'un livre comme celui-ci ne saurait modifier les idées d'un homme ayant

déjà son siège fait. Je resterai athée après l'avoir fini, et le lecteur aussi s'il l'était ; sinon il restera croyant comme devant ; le plus curieux serait qu'un athée, l'ayant lu, devînt croyant ; mais cela n'est pas impossible, car bien des athées n'ont pas voulu voir toutes les conséquences de l'athéisme ; or, je n'en déguiserai aucune, du moins de celles que je connais, et il en est qui ne sont pas pour plaire à tout le monde.

Pourquoi, dans ces conditions, avoir écrit ce livre, s'il doit déplaire à tant de gens, et tourner contre moi une partie au moins de ceux qui, jusqu'à présent, accueillaiient mes productions avec faveur. Il est difficile à un athée convaincu d'avoir un but lointain ; je n'en ai pas ; je ne suis pas de ceux qui pensent que le pommier a un but en donnant des pommes ; il donne des pommes suivant sa nature : je fais comme le pommier. S'il est permis cependant à un pauvre psychologue comme moi d'essayer de démêler les raisons qui m'ont poussé dans cette affaire, je crois bien que je trouve les principales dans les attaques dont j'ai été l'objet de la part de beaucoup de feuilles religieuses. On m'a accusé de perfidie et de sottise, et j'avoue que cela m'a plutôt amusé ; mais on m'a excommunié une fois pour toutes, en déclarant que mon système biologique conduisait à l'athéisme le plus pur ; or l'athéisme est condamné définitivement par tous les grands esprits de l'huma-

nité, depuis Bacon jusqu'à Descartes, même par Voltaire ! donc...

Au lieu de me défendre d'être athée, j'avoue sans honte que je le suis, et je prétends montrer que cela ne m'empêche pas d'être logique ; je ne ferai pas autre chose dans ce livre, dont je dirai seulement, comme fit Montaigne, que c'est « un livre de bonne foy » ; cela ne voudra pas dire que c'est un bon livre ; je le donne pour ce qu'il vaut.

Évidemment, la foi est plus commode. Il est très difficile de se débrouiller au milieu du chaos des phénomènes, si l'on renonce à une synthèse adéquate à l'esprit humain, calquée dessus, faite à sa mesure. Mais, n'est pas croyant qui veut ! J'ai été obligé, ne pouvant être croyant, de faire de grands efforts pour me raconter les choses d'une manière convenable : j'y ai du moins pris beaucoup de plaisir, et cela n'est pas vain ; j'ai été payé de ma peine.

On me dira aussi que le moment est mal choisi pour publier, en France, une profession de foi d'athéisme ; il n'est pas élégant de se mettre du côté du manche ; mais, anticléricalisme ne signifie pas athéisme, et je m'attends à être désapprouvé par la grande majorité de mes concitoyens ; à notre époque, quoi qu'on dise, il existe une infime minorité d'athées. En admettant même que j'aie été assez peu désintéressé pour m'attendre à être récompensé d'avoir écrit suivant ma conscience,

ce ne serait pas aux croyants de me blâmer puisqu'ils espèrent que leur foi leur vaudra le paradis. Depuis quelque temps d'ailleurs, quelques-uns d'entre eux ne réservent pas aux seuls croyants les félicités éternelles, et pensent que les hommes de bonne foi ne seront pas punis de leur aveuglement.

Dans une conférence contradictoire, inutile comme toutes les conférences contradictoires, mais qui, du moins, ne fut pas ennuyeuse, l'abbé Naudet voulut bien promettre au public surpris de l'Université populaire du Faubourg-Saint-Antoine, que j'irais au paradis avec lui. De l'assistance, une voix s'éleva, qui émit des doutes, non pas, ce qui eût été bien naturel, sur la probabilité de mon admission future au séjour bienheureux, mais sur l'accueil qu'y pouvait attendre l'excellent abbé lui-même ; « il était, disait-on, trop libéral, et le Syllabus condamne les curés libéraux » ! Je ne suis pas docteur en théologie (on ne s'en apercevra que trop en lisant ce livre), et je ne sais pas si l'Église approuve ou condamne l'indulgence bien connue du sympathique directeur de « la Justice sociale », mais je suis convaincu qu'il parle suivant sa conscience, sans se demander ce que cela peut lui rapporter après sa mort — ou avant. La bienveillante parole qu'il prononça à mon sujet prouve qu'il sait bien que je fais comme lui ; je pense comme je peux, et je ne pourrais pas penser

autrement, ni l'abbé Naudet non plus; nous ne méritons donc ni récompense ni blâme pour des opinions dont nous ne sommes responsables ni l'un ni l'autre. Telle est, du moins, ma manière de penser à moi, déterministe qui ne crois pas à la liberté; l'abbé Naudet, qui y croit, aurait le droit d'être plus sévère pour moi, qu'il juge libre; il est plus indulgent que logique avec lui-même en m'amnistant.

Le plus sage est de ne penser ni à des récompenses ni à des châtiments, et d'admettre la bonne foi de ses contradicteurs, même quand on est dans l'impossibilité de se représenter leur mentalité avec quelque vraisemblance.

C'est ce que je m'efforcerai de faire dans ce livre.

§ 4. — PLAN DE L'OUVRAGE

Après avoir défini, dans le prochain chapitre, ce que j'entends par athéisme, j'étudierai, dans la seconde partie, les conséquences sociales de cet état d'esprit; je chercherai quelle a été l'importance de l'idée de Dieu dans la genèse de la conscience morale de l'homme actuel, et j'envisagerai la question de la conservation possible de cette conscience morale à travers les générations futures supposées privées de l'idée de Dieu. Dans cette seconde partie, je serai souvent hésitant et troublé.

Du moment qu'on renonce à des principes ayant si anciennement fait partie de la nature humaine, ou du moins qu'on cesse d'attribuer à ces principes une valeur métaphysique absolue, on est un peu comme un vaisseau qui, abandonnant le vieux gouvernail traditionnel, en a adopté un nouveau, plus perfectionné peut-être, mais dont il ne sait pas encore se servir. De là des contradictions, des fluctuations dans toutes les questions d'ordre social. Quand il s'agit de sociologie, je me ferais volontiers croyant pour discuter avec un athée, comme je suis athée pour discuter avec un croyant ; ce qui me frappe, en effet, dans la discussion, c'est surtout le mauvais côté du système que défend mon interlocuteur ; l'esprit de contradiction ne peut manquer à celui qui cherche encore des principes de conduite définitifs.

J'avoue d'ailleurs que je ne m'attendais pas, en commençant mes études biologiques, à m'occuper un jour de leurs conséquences sociales ; j'ai fait longtemps du déterminisme en étudiant la vie des autres animaux, sans me douter que je serais forcé, plus tard, de retrouver la même chose en moi ; j'ai continué de vivre avec les principes métaphysiques et moraux qui faisaient partie de ma nature, sans me demander s'ils n'étaient pas en contradiction avec mes convictions scientifiques. Il y a quelques années seulement, en faisant un examen de conscience philosophique que j'ai exposé dans

le livre intitulé « les Lois naturelles ¹ », j'ai entrevu la possibilité de me débarrasser *vraiment* de toute métaphysique; et souvent, depuis, je me suis demandé si l'homme actuel peut vivre sans métaphysique. Dans la seconde partie de ce livre je ferai donc, en réalité, le procès de l'athéisme, et il ne sera pas étonnant que je manque d'assurance dans une affaire où il s'agit surtout de me condamner moi-même.

Dans la troisième partie, au contraire, je me placerai au point de vue scientifique pur, sans me rappeler quelles conséquences sociales peuvent entraîner les vérités, indiscutables à mon avis, de l'athéisme scientifique ou *monisme*; j'envisagerai donc, cette fois avec une parfaite sérénité, les objections faites par divers auteurs au déterminisme biologique que je défends, depuis quinze ans, dans tous mes ouvrages. Je n'hésite pas quant au monisme lui-même. Je me demande seulement si, pour l'homme actuel, avec les erreurs ancestrales qui font partie de son mécanisme, il était bon de découvrir ces erreurs; je reproduirai même une conférence dans laquelle, sans me préoccuper de ses conséquences sociales, je demandais que l'on fit du transformisme la base de l'enseignement de la philosophie.

1. Paris, Alcan. 1904. Le lecteur trouvera dans ce livre l'étude approfondie des questions scientifiques que je me contente d'effleurer ici.

Tant qu'on reste sur le terrain scientifique, on n'hésite jamais à proclamer « ce que l'on croit être la vérité » ; c'est seulement sur le terrain social que l'on peut regretter, quelquefois, d'y avoir vu trop clair, et dire, avec M. de Gourmont : « Ce qu'il y a de terrible, quand on cherche la vérité, c'est qu'on la trouve ! »

CHAPITRE II

Définitions. — Discussion des preuves de l'existence de Dieu.

« Il ya un Dieu, puisque j'y crois. »
(TOUT LE MONDE.)

§ 5. — LA DÉFINITION DE L'ATHÉISME RÉSULTERA DE LA DISCUSSION DES PREUVES DE L'EXISTENCE DE DIEU

Autant que j'ai pu le comprendre dans les livres, les croyants ne s'entendent pas tous sur ce qu'ils appellent Dieu; mais ils, s'entendent en revanche pour déclarer que l'athéisme est absurde. Je pense que les athées sont comme les croyants, et ont pour seul caractère commun de déclarer dépourvues de sens les affirmations de ceux qui croient. Cela est bien humain; on s'entend plus facilement *contre* quelqu'un que *pour* quelque chose; dès qu'une doctrine triomphe, des schismes naissent.

D'abord, une chose m'a toujours profondément

étonné, c'est que les croyants de tous les temps ont cherché et donné des *preuves* de l'existence de Dieu. Et, naturellement, toutes ces preuves sont irréfutables pour ceux qui les utilisent; malheureusement, elles ne le sont que pour eux; elles prouvent *qu'ils croient en Dieu*, et voilà tout.

La démonstration d'un théorème de géométrie est à l'usage de tous; elle entraîne chez tous une certitude indiscutable; chez les croyants, la certitude de l'existence de Dieu préexiste à la démonstration; la démonstration n'y ajoute rien. Il me semble que, si j'étais croyant, je n'aurais pas besoin de me demander pourquoi. Mais, me dirait-on, il y a les athées comme vous qui niez l'existence de Dieu; c'est à cause des athées qu'il faut des preuves, en vue de ceux que l'athéisme pourrait influencer. S'il y a des athées, cela prouve simplement que les preuves de l'existence de Dieu ne valent rien. Elles sont bonnes pour ceux qui croient, et qui; par conséquent, n'en ont pas besoin; elles sont inefficaces pour ceux qui ne croient pas, et c'est même une grande imprudence que de donner de telles preuves, car un athée, les ayant jugées insuffisantes, se trouvera, par là même, plus autorisé à se proclamer athée. On ne saurait attaquer le croyant qui se contente d'affirmer sa foi; on peut discuter les raisons qu'il en donne, s'il a la témérité d'en donner. Les *Pensées* de Pascal sont, à mon avis, le livre le plus capable

de renforcer l'athéisme chez un athée. En déclarant, d'ailleurs, que « la foi est un don de Dieu », le catéchisme ne laisse aucun espoir à ceux qui voudraient l'acquérir ou la transmettre par le raisonnement.

On enseigne cependant les preuves de l'existence de Dieu aux élèves de philosophie. Je divise ces preuves, dites *classiques*, en deux catégories : celles que je comprends et celles que je ne comprends pas. Je discuterai les premières, car il ne suffit pas de comprendre un raisonnement pour l'admettre ; on peut énoncer, en termes fort clairs, un théorème faux ; j'ai donc le droit de chercher si, à des preuves énoncées en langage compréhensible, je ne puis trouver un défaut de logique.

Quant aux preuves de la seconde catégorie, je n'y puis voir qu'une expression de la mentalité de croyant ; elles ne sont pas accessibles à la mienne ; les comprendre serait les admettre ; elles résultent simplement, chez ceux qui les ont trouvées, de l'idée préconçue et indiscutée de l'existence de Dieu ; en d'autres termes, elles prouvent que leurs auteurs sont croyants et bien croyants.

§ 6. — LES PREUVES MÉTAPHYSIQUES

Dans cette seconde catégorie entrent presque toutes les preuves dites métaphysiques. Je n'en

donnerai pour exemple que le raisonnement emprunté à Descartes : « Je sais que je suis, mais qui suis-je? un être qui doute, c'est-à-dire imparfait. Or, je ne puis considérer mon imperfection sans concevoir l'être infiniment parfait. Et cette idée ne peut me venir, ni de moi-même puisque je suis imparfait, ni du monde extérieur qui est plus imparfait encore. Il faut donc qu'elle me soit donnée par l'être parfait lui-même. » Si vous voyez là autre chose que du fatras inintelligible et des affirmations gratuites, c'est que vous êtes croyant vous-même et que ce « raisonnement » eût pu naître en vous, comme en Descartes. Quand on est sûr d'une chose, on n'a pas besoin de se fatiguer le cerveau pour la démontrer.

Cependant, en comparant cette « preuve » de Descartes à celle qui est connue sous le nom de preuve de Saint-Anselme, il me semble possible de mettre en évidence la pétition de principe résultant de l'idée de « perfection ».

« Nous avons l'idée d'un être parfait, dit Saint-Anselme; or la perfection absolue implique l'existence, donc l'être parfait existe ».

La « preuve » étant donnée sous cette forme, on voit que le point de départ du raisonnement est l'existence, chez celui qui l'émet, de l'idée innée de Dieu; elle pourrait se traduire en langage clair : « Nous avons l'idée de Dieu, or nos idées ne nous trompent pas, donc Dieu existe ». Cela suppose

deux choses : 1° que l'homme a l'idée de Dieu ; 2° que nos idées ne nous trompent pas.

A la première de ces deux propositions je ne puis rien dire, sinon que je n'ai pas et que je n'ai jamais eu cette idée considérée comme commune à tous les hommes ; mais c'est là une affirmation gratuite ; je ne pourrai pas la démontrer et les croyants ne voudront pas me croire. De même un daltonien vrai ne pourrait démontrer à des hommes normaux qu'il n'a pas l'idée de couleur. Je laisse donc de côté la première des deux propositions précédentes ; cependant la preuve de Saint-Anselme me permet de comprendre un peu mieux celle de Descartes, qui, si je ne me trompe, se ramène à ceci : « Nous avons l'idée de la gradation dans la perfection, donc il existe un être infiniment parfait ». Descartes, qui était mathématicien, savait pourtant que certaines grandeurs peuvent croître indéfiniment sans dépasser jamais une limite finie donnée, ou, si l'on préfère, que certaines courbes ont une asymptote horizontale.

Nous pourrions donc imaginer un être plus parfait que tout ce que nous connaissons sans être obligés pour cela d'admettre un être infiniment parfait ; je me demande d'ailleurs avec quel instrument on mesure la perfection, et comment Descartes a pu découvrir que le monde extérieur est plus imparfait que nous. Mais je laisse de côté ces considérations qui feront sourire les croyants ;

j'aime mieux en venir tout de suite à ce qui me paraît vraiment susceptible d'être scientifiquement discuté, savoir que « nos idées ne nous trompent pas ». C'est là le vrai champ de bataille entre les croyants et les athées; nous retrouverons la même affirmation dans les preuves dites morales, qui concluent, par exemple, de notre idée de justice, à l'existence d'un souverain juge.

Pour un évolutioniste convaincu de l'acquisition progressive de tous les caractères physiques ou psychologiques qui constituent aujourd'hui notre mécanisme, pour un philosophe qui croit à l'hérédité des caractères acquis, la forme absolue de nos idées n'a rien que de très naturel, et la genèse de ces idées se conçoit. J'ai longuement exposé cette question dans un autre volume¹ de cette collection de philosophie scientifique; je me contente d'y renvoyer le lecteur. Mais il me semble que, même sans faire intervenir la notion d'évolution, nous constatons en nous l'idée de bien des choses qui n'existent pas. Nous avons l'idée de la ligne droite, nous avons l'idée de la couleur, nous avons l'idée du son; or nous ne connaissons pas de ligne droite; direz-vous que la couleur existe, que le son existe? Je vous répondrai que la couleur résulte de la rencontre de certaines conditions ambiantes et d'un être vivant capable d'en être

1. *Les Influences ancestrales.*

impressionné (car il y a des daltoniens, comme il y a des athées), mais qu'il faut deux facteurs pour que la couleur existe, savoir : un état particulier de ce que les physiciens appellent l'éther et un homme clairvoyant. Or nous avons (du moins ceux d'entre nous qui ne sont pas daltoniens) une idée si absolue de la couleur, que nous ne pouvons pas nous imaginer la couleur n'existant pas, même si tous les êtres vivants étaient détruits.

Cet exemple de la couleur me semble bon, mais il n'est pas irréfutable et permettra de discuter longtemps ; je reviens donc, quoique l'ayant déjà exploité ailleurs, et uniquement parce qu'il me paraît le meilleur de tous, à l'exemple tiré de la verticale absolue. J'ai l'idée innée de cette verticale. Si l'on doit me chercher querelle au sujet du mot inné, je dirai volontiers que cette idée, si elle n'est pas innée, c'est-à-dire si elle ne provient pas par hérédité d'une erreur ancestrale longuement accréditée, est née en moi naturellement, par la constatation erronée de la surface plane de la Terre. Qu'elle vienne de mon erreur personnelle ou d'une erreur identique longuement commise par mes ascendants pour les mêmes raisons, ce m'est tout un. En tous cas, j'ai cette idée de la verticale absolue ; il m'est impossible de m'imaginer un corps dans l'espace sans lui voir un haut et un bas ; autant que j'ai pu m'en rendre compte par des conversations, surtout par de naïves remarques

d'enfants, cette idée de la verticale absolue est très répandue ; les Gaulois craignaient que le ciel leur tombât sur la tête, et mon petit neveu ne peut pas comprendre que la lune reste en l'air si elle n'est pas attachée. Cette idée est donc très répandue. Je n'oserais pas dire, néanmoins, que tous les hommes l'ont ; il y a peut-être des gens qui ne conçoivent pas de verticale absolue, comme il y a des athées ; je crois être dans le vrai en disant que l'idée de la verticale absolue est aussi répandue dans l'espèce humaine que l'idée de Dieu.

Or, l'idée de la verticale absolue est mathématiquement absurde ; il y a autant de verticales qu'il y a de points à la surface de la Terre ; celle de mon antipode est le contraire de la mienne ; c'est une oblique quelconque par rapport à ma verticale, pour un point quelconque autre que mon point antipode.

Cela, je le sais, j'en suis sûr.

Si j'avais en mes idées innées la confiance que professaient pour les leurs Saint-Anselme et Descartes, je dirais que les mathématiques ont tort, et que l'astronomie se trompe. Je préfère être plus modeste, et attribuer plus de valeur à l'expérience des hommes munis de tous les moyens d'investigation, qu'à celle que mes ancêtres où moi-même avons pu acquérir à l'aide de notre « seule faiblesse ». Je déclare donc que la verticale absolue est une absurdité ; mais cela ne m'empêche pas

d'y croire, d'en conserver la notion obsédante et nécessaire; cette notion fait partie de mon mécanisme d'homme, et la certitude qu'elle est fausse me donne le vertige *sans la détruire*.

Une telle constatation me permet, à moi athée, de me rendre compte de l'état d'esprit d'un croyant par rapport à l'idée de Dieu. Cette idée *existe en lui*, indépendamment de tout raisonnement et de toute preuve, comme l'idée de la verticale absolue existe en moi. Que les preuves classiques de l'existence de Dieu soient insuffisantes, cela n'a donc aucune importance pour les croyants. J'irai plus loin. En admettant même qu'on pût démontrer qu'il n'y a pas de Dieu, comme on a démontré qu'il n'y a pas de verticale absolue, cela n'enlèverait rien à la solidité des convictions d'un croyant, de même que mes études de cosmographie ne m'ont pas empêché de conserver la notion indestructible de verticale absolue, et de m'en servir tous les jours, dans tous les actes de ma vie courante qui n'ont pas de rapport direct avec l'astronomie.

Ce qu'il y a d'intéressant dans cette histoire de la verticale absolue, c'est qu'elle a toujours été mêlée aux dogmes religieux; pour tout croyant naïf, Dieu est *en haut*; Jésus est *descendu* aux Enfers et *monté* au Ciel où il est assis *à la droite* de Dieu. Les croyants qu'une solide éducation scientifique a mis en garde contre ces erreurs grossières, n'y voient plus, je le sais, que des symboles

vénérables à cause de leur ancienneté; mais pour le troupeau des croyants illettrés, je crains bien que les symboles utilisés, par exemple, à chaque phrase du *Credo*, ne soient plus importants que les abstractions quintessenciées dans lesquelles se réfugie un dogme de jour en jour plus épuré. Quand on discute avec un théologien, il répudie naturellement tous ces symboles, mais cela ne l'empêche pas de déclarer ensuite « que le dernier enfant d'une école chrétienne en sait plus long que les plus grands philosophes ». Serait-ce que les théologiens ont une doctrine ésotérique, entièrement différente de celle qu'on enseigne à la foule ?

§ 7. — LES PREUVES MORALES

La croyance dans la valeur absolue de nos idées innées est encore la base des *preuves morales* de l'existence de Dieu que je copie, ainsi résumées, dans un dictionnaire récent : « Le fait caractéristique de la vie morale, c'est la responsabilité, c'est-à-dire, d'une part, la liberté qui fait le mérite et le démerite de l'agent; de l'autre, le devoir, règle qui s'impose par sa propre autorité et sans conteste. La présence dans les consciences humaines de cette loi universelle, invariable, nécessaire, implique évidemment l'existence d'un législateur absolu et d'un juge éternel devant qui tous les êtres moraux sont responsables ».

Il suffit de lire ces lignes pour être convaincu que toutes ces preuves morales reposent, comme ce qui est compréhensible dans les preuves métaphysiques, sur la certitude que nos idées et nos sentiments ne nous égarent pas. J'ai signalé ici ces preuves morales, parce qu'on les place ordinairement ainsi, après les preuves métaphysiques, mais elles ont un rapport trop intime avec le rôle social de l'idée de Dieu pour que je ne renvoie pas leur étude au chapitre suivant.

§ 8. — LA PREUVE HISTORIQUE

Arrivons à la « preuve historique ». Elle se tire du fait que la foi religieuse semble avoir existé de tout temps chez tous les peuples, que cette foi religieuse se traduisît par la croyance en un seul ou en plusieurs dieux. Cette constatation n'ajoute rien aux preuves précédentes et se trouve annihilée par les mêmes arguments. L'idée de verticale absolue a existé d'une manière aussi générale, et cependant elle résulte d'une erreur que l'état peu avancé des sciences rendait nécessaire chez les peuples primitifs et rend encore nécessaire chez les enfants. En ce qui concerne l'idée de Dieu, les sciences ne sont pas encore assez avancées pour en montrer la vanité à celui qui en est imbu, mais elles le sont assez pour que cette idée ne s'impose

pas nécessairement, par éducation, à celui qui n'en a pas la notion héréditaire.

Somme toute, la preuve historique montre seulement que l'homme est un animal religieux. Les croyants prétendent gratuitement qu'il est le seul; j'avoue ne pas saisir la nécessité de cette affirmation; la conscience morale est plus développée chez les abeilles ou les fourmis que chez les hommes, si l'on en juge du moins par l'ordre parfait de leur vie sociale; pourquoi ces remarquables insectes n'attribueraient-ils pas, comme nous, à un Dieu, la surveillance de lois sociales plus anciennes que les nôtres? Rien n'est plus commode que cette croyance en un souverain juge; elle diminue la nécessité d'une police, et pourrait même la remplacer complètement si elle était véritablement ancrée dans l'esprit des animaux; je ne comprends pas, dans ma logique d'athée, qu'un croyant vraiment croyant puisse ne pas être infiniment vertueux. Quand les enfants organisent un jeu et en posent les règles, ils seraient bien aises qu'un surveillant, visible ou non, en imposât l'observance à tous, et empêchât les camarades de tricher; mais les enfants savent qu'ils ont posé eux-mêmes les règles de leur jeu et ne leur attribuent pas une valeur absolue.

L'homme est donc un animal religieux; il l'est même depuis si longtemps que les athées doivent être une exception, un cas tératologique analogue à

celui des daltoniens. Et il est vraisemblable que, malgré les athées, l'idée de Dieu, si ancienne dans la nature de l'homme, s'y conservera très longtemps dans les générations futures. Mais cela ne prouve pas que Dieu existe, pas plus que la verticale absolue dont les hommes ont également une idée indéracinable.

§ 9. — PREUVES PHYSIQUES TIRÉES DE L'EXISTENCE DU MONDE

Les preuves les plus célèbres sont les preuves dites *physiques* ; elles se rapportent à l'existence du monde et à l'harmonie universelle, et se résument dans deux vers de Voltaire :

L'Univers m'embarrasse, et je ne puis songer
Que cette horloge existe et n'ait point d'horloger.

Ces preuves sont donc tirées d'une autre propriété de l'homme, le *besoin d'explication*. Ce besoin est réel, on ne saurait le nier, quoiqu'il ne soit pas également développé chez tous.

Les sciences se bornent à des constatations ; les choses étant comme elles sont, allant comme elles vont, l'homme a, peu à peu, connu, par une expérience répétée au cours de toutes les générations, comment elles sont et comment elles vont ; du moins est-il arrivé à découvrir une partie des faits qui intéressent la conservation de sa vie ; c'est là, à proprement parler, ce qui constitue la *Science* ;

c'est un ensemble de conquêtes impersonnelles, utilisables pour tous ; exprimées en langage humain, on les appelle « les lois naturelles »¹.

La découverte de celles qui sont connues aujourd'hui a été la chose la plus importante de l'histoire de l'homme, et lui a assuré une suprématie indiscutable sur les autres animaux qui en connaissent beaucoup moins que lui ; grâce à la science, l'homme a, en effet, acquis des armes très puissantes dans la lutte qui constitue la vie ; il est devenu le roi du monde vivant.

Mais, plus il avance dans cet ordre de conquêtes, plus il pénètre dans la constatation des faits, plus se développe son besoin d'explication. Ce besoin, je l'ai comme tous mes congénères, je suis donc loin d'en nier l'existence ; il ne me conduit pas à croire en Dieu. L'homme est un animal épris de métaphysique, comme il est un animal religieux ; je crois même qu'il est religieux parce qu'il est épris de métaphysique, et que l'idée de Dieu a été la première conséquence du besoin d'explication de nos ancêtres.

Je n'ai pas la prétention de deviner ce qui s'est passé chez nos ancêtres d'avant l'histoire, mais, convaincu que je suis de l'origine évolutive de tous nos caractères actuels, je n'ai pas peur de

1. J'ai publié il y a quelques années un ouvrage portant ce nom, et où j'ai essayé de me borner à l'étude des constatations qui forment la science.

me tromper beaucoup en prêtant à nos ascendants les plus anciens les idées et les sentiments qui font aujourd'hui partie de notre patrimoine héréditaire.

Parmi les événements qui se déroulaient autour des hommes, les plus familiers pour eux étaient certainement ceux dans lesquels un homme était acteur. Devant la constatation d'une déprédation, d'un meurtre, etc., la question qui se posait le plus naturellement à l'esprit de nos ancêtres (comme elle est encore la plus naturelle qui se pose à nous) était évidemment : « Qui a fait cela ? » Et la réponse : « C'est Joseph, c'est Abraham, etc. » donnait à la curiosité du questionneur une satisfaction parfaite. De là vient probablement, dans notre hérédité actuelle, le caractère qui fait que nous n'attribuons la valeur d'une *explication* qu'à une réponse de cette forme : « Qui a fait le monde ? Dieu. » Voilà qui est considéré par la plupart des hommes comme donnant une parfaite satisfaction à la curiosité la plus exigeante.

J'avoue que je suis plus difficile, et c'est précisément ce que j'exprime en disant que je suis athée; mais, en toute sincérité, je ne trouve aucune satisfaction dans l'affirmation que « Dieu a créé le monde ». Je n'en trouvais déjà aucune étant enfant, peut-être simplement parce que, plus curieux que les autres, je me posais immédiatement la question suivante : « Qui a créé Dieu ? »

question à laquelle on ne donnait pas de réponse. Au mystère de l'existence du monde on substituait un autre mystère équivalent, celui de l'existence de Dieu ; la difficulté n'était reculée que d'un cran.

Aujourd'hui que j'ai étudié la vie, je trouve d'autres raisons de n'être pas satisfait par la théorie théologique ; ces raisons je vais les dire brièvement, mais je ne me dissimule pas leur vanité. Je suis assez sage pour me dire, avec M. de la Palisse que, si je ne crois pas en Dieu, c'est parce que je suis athée ; c'est là la seule bonne *raison* que je puisse donner de mon incrédulité. Mais puisqu'après tout je suis un homme comme les autres, j'ai bien le droit, moi aussi, d'avoir des besoins *d'explication* et d'y satisfaire de mon mieux.

D'abord, la question « Qui a créé le monde ? » me paraît mal posée ; elle contient d'avance sa réponse, puisqu'elle suppose que quelqu'un a créé le monde : que, ce quelqu'un, on l'appelle *Dieu*, ou qu'on lui donne tout autre nom, cela ne m'avancera en rien, car je ne vois pas du tout la nécessité que *quelqu'un* ait créé le monde. Si on me demande, au contraire « quelle a été l'origine du monde ? », je répondrai humblement : « Je ne sais pas ; je ne vois même pas de raison pour que le monde ait eu une origine, un commencement ». Il paraît que cette nécessité s'impose à tous les esprits, par la comparaison avec *tout* ce que nous

savons par ailleurs. Elle ne s'impose pas à moi, ce qui étonnera peut-être les hommes à qui elle s'impose, de même que les croyants seront étonnés de mon athéisme. Et j'avoue que, même si elle s'imposait à moi, je ne considérerais pas cela comme une preuve définitive; je me défie de mes idées innées depuis l'aventure de la verticale absolue.

Au contraire, la constatation et l'étude consciencieuse des phénomènes ont amené les savants à croire à la conservation de la matière et à la conservation de l'énergie. Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. (Gustave Le Bon lui-même a trahi sa pensée en disant : « Rien ne se crée, tout se perd », puisque dans cet aphorisme erroné il a voulu résumer un livre où il montrait la transformation de la matière, quantité mesurable, en énergie, quantité également mesurable.)

Tout se transforme ! Voilà la seule constatation vraiment scientifique. De cette constatation ne résulte pas la nécessité d'un commencement; du moins cette nécessité ne s'impose pas à mon esprit, mais je ne nie pas qu'elle s'impose à d'autres. Ceux-là auraient le droit néanmoins d'exiger qu'on posât la question sous la forme « Quelle a été l'origine du monde? » et non sous cette autre : « Qui a créé le monde? » puisque, je le répète, cette seconde manière de parler entraîne nécessairement que *quelqu'un* a créé le monde.

En disant *quelqu'un*, j'entends seulement qu'on peut en parler comme on parle d'un homme ; et, à vrai dire, les attributs dont les croyants gratifient leur Dieu sont calqués naturellement sur ceux de l'homme ; cela est nécessaire, car l'homme n'invente rien et ne sait qu'imiter ; il a donc donné à son Dieu ses propres attributs, en les amplifiant et leur accordant une perfection absolue ; il exprime cela, en disant que « Dieu a créé l'homme à son image ». Si Dieu était autrement qu'à l'image de l'homme, il n'expliquerait rien, car la seule explication dont l'homme soit satisfait est celle qui rapporte les choses à des interventions humaines. Et c'est pour cela que, malgré les théologiens, les croyants les plus humbles se complaisent toujours dans la représentation du Père Eternel sous les traits d'un bon vieillard.

Je ne vois donc pas de nécessité que le monde ait commencé, ni, s'il a commencé, qu'il ait été créé par quelqu'un dont on puisse parler comme on parle d'un homme. Je dirai même que le fait qu'on peut en parler comme on parle d'un homme suffirait à m'empêcher d'y croire, car je suis convaincu que la manière dont nous parlons des hommes est *fautive*, résulte d'une erreur. Voilà le point le plus intéressant pour le biologiste que je suis ; je ne m'y attarderai pas maintenant, l'ayant longuement développé dans d'autres ouvrages. J'y reviendrai d'ailleurs dans la troisième partie de

celui-ci. Il peut se résumer ainsi : Dieu est calqué sur l'âme humaine que l'on dit d'ailleurs procéder de lui; or la croyance à l'âme humaine résulte d'une conception erronée. La négation de l'âme m'entraîne une fois de plus à la négation de Dieu.

La vieille théorie animiste qui s'est conservée jusqu'à nous à travers divers avatars, se résumait à ceci : le corps est inerte, l'âme est un principe capable de produire et de diriger ses mouvements. Ceux qui ont imaginé cette théorie ignoraient, naturellement, toutes les découvertes ultérieures des physiologistes; ils croyaient à la *spontanéité* de l'activité humaine (ou animale), c'est-à-dire qu'ils localisaient dans l'animal mécanisme un principe producteur et directeur de mouvement; l'homme muni de son corps et de son âme était un *tout complet* qui introduisait dans le monde des commencements absolus. Nous savons aujourd'hui que cela est faux; il y a bien deux facteurs indispensables à l'activité animale, savoir le corps de l'animal et le milieu ambiant. Aucun des phénomènes manifestés par un homme ne se manifesterait sans la coactivité du milieu; l'homme ne possède pas en lui tout ce qu'il faut pour produire ce qu'il produit. Quand un homme A, dans un milieu B, est le siège d'une manifestation quelconque, on n'a jamais le droit de dire rigoureusement : A a fait telle chose. Si l'on veut parler correctement, il faut représenter l'activité observée

par la formule symbolique ($A \times B$), puisque A et B sont indispensables à sa réalisation¹.

C'est ce que je voulais dire en affirmant que le langage dans lequel nous racontons l'activité humaine est fautif; or, ce langage est la seule raison que nous ayons d'imaginer un Dieu dont nous puissions parler de la même manière. Au lieu d'envisager, dans l'animal ou l'homme, un corps et une âme, nous considérons donc désormais le corps et le milieu; nous devons considérer que rien ne se détermine dans l'homme sans l'intervention du milieu, que tout, au contraire, est déterminé si l'on connaît *entièrement* l'homme et le milieu. C'est la négation de la *liberté* absolue; je renvoie le lecteur à la troisième partie de cet ouvrage pour l'étude des discussions auxquelles a donné lieu cette question de la liberté. Je voulais seulement rappeler ici que les attributs de Dieu ayant été calqués évidemment sur les attributs de l'homme, la théorie théologique reçoit une sérieuse infirmation du fait que l'on a reconnu une erreur fondamentale dans la narration des gestes humains. La négation de l'âme conduit à la négation de Dieu.

1. J'ai développé longuement cette manière de voir dans un livre « *Éléments de Philosophie biologique* », qui paraîtra sous peu chez Félix Alcan.

§ 10. — PREUVES PHYSIQUES TIRÉES DU MOUVEMENT

Parmi les *preuves physiques*, il y en a une autre que l'on rapproche ordinairement de celle de l'existence du monde, c'est celle de l'existence du mouvement. Une observation superficielle ayant fait croire à l'homme qu'il pouvait créer du mouvement, mettre en mouvement un corps primitivement *immobile*, on a prêté à Dieu la production du mouvement dans un monde primitivement immobile. Les progrès de la science ne permettent plus de tenir compte de cette manière de voir ; il n'y a pas de corps dépourvu de mouvement ; l'homme n'a jamais vu un mouvement commencer ; il a seulement assisté à des transformations et des transmissions de mouvement.

Là encore, c'est une interprétation erronée des choses humaines qui a fait imaginer un attribut de Dieu. En résumé, l'existence du monde et l'existence du mouvement ne me paraissent pas plus intelligibles, du fait qu'on en attribue la création à quelqu'un dont on peut parler comme on parle d'un homme ; voilà, une fois de plus, ce que je veux dire en me déclarant athée.

§ 11. — PREUVES PHYSIQUES TIRÉES DE L'ORDRE DU MONDE

Les preuves tirées de l'ordre du monde, de l'harmonie universelle, ont fait couler des flots d'encre ;

elles prêtent aux développements poétiques et déclamatoires ; personne n'y est insensible. La théorie évolutionniste a déplacé la question quant à l'harmonie que nous constatons dans les choses ; ce ne sont pas les choses qui sont harmonieuses, (qu'est-ce que cela voudrait dire ?) ce sont les êtres qui se sont adaptés aux choses, de manière à être habitués à leur manière d'être, et à se trouver à l'aise au milieu d'elles. La loi d'habitude a remplacé l'admiration stérile des harmonies providentielles. Mais, même en laissant de côté cette question de l'harmonie préétablie, et celle des causes finales qui en est un dérivé, la constatation de l'existence des *lois naturelles* immuables doit suffire à plonger l'homme dans un profond étonnement. L'homme étant lui-même un produit de la nature, un résultat de l'évolution adaptative de substances soumises aux lois naturelles, dans des milieux soumis aux lois naturelles, doit se garder de toute prétention métaphysique au sujet de l'existence de ces lois ; il en est un résultat, et il en peut étudier les résultats ; voilà tout. L'admiration est la forme la moins antiscientifique que puisse prendre chez l'homme actuel le vieux sentiment métaphysique héréditaire. Pour moi, déterministe convaincu, il ne reste plus rien de vraiment admirable en dehors du déterminisme lui-même.

Ce déterminisme me conduit à la négation raisonnée de l'âme humaine, de la liberté, de la

personnalité, et, d'une manière générale de toutes les entités qu'a fournies à l'homme la narration synthétique de son activité individuelle. En d'autres termes, le déterminisme me conduit à la négation de l'existence de tous les attributs au moyen desquels l'homme a construit Dieu ; je serais vraiment illogique si j'inventais un Dieu pour expliquer ce même déterminisme qui m'a conduit à nier Dieu ! Ceux qui ont les mêmes raisons que moi de répondre, comme je l'ai fait dans les pages précédentes, à toutes les *preuves* déjà passées en revue, doivent prendre devant la constatation du déterminisme, la position d'*agnostiques*.

Pourquoi ces lois existent-elles ? Je ne sais pas. Je constate qu'elles existent, je les étudie et je m'en sers dans la lutte pour l'existence ; voilà tout. L'admiration que j'ai pour ces lois est un reste héréditaire du caractère imprimé dans le cerveau de mes ancêtres par leurs croyances théologiques explicatives. Le fait que le *pourquoi* se pose en moi, n'implique pas l'existence d'un *parce que* qui me soit accessible. Voilà encore une particularité innée de mon cerveau, dont je dois me défier comme de la verticale absolue ; elle n'est pas la seule ! D'autres hommes, faits autrement que moi, croient volontiers à l'âme, à la liberté, etc... et sont satisfaits lorsqu'ils expliquent le déterminisme (c'est à quoi se réduit aujourd'hui l'harmonie universelle) en disant qu'il existe un

Dieu, dont on peut parler comme d'un homme, et qui a voulu qu'il en fut ainsi. Je ne tirerais pour ma part aucun soulagement d'une telle explication, même si les autres considérations que j'ai exposées tout à l'heure me permettraient d'admettre l'existence d'un Dieu dont on puisse parler comme on parle d'un homme. Au mystère du déterminisme, ce serait substituer seulement un autre mystère équivalent, celui de l'existence de Dieu. Mystère pour mystère, j'aime mieux m'en tenir à celui qui s'impose à moi sans que je sois obligé de recourir à une hypothèse indémontrable.

L'ordre et l'harmonie de l'Univers ne m'empêchent donc pas de rester athée ; leur constatation me rend seulement *agnostique*, mais je suis un agnostique plein d'admiration pour les choses que je ne sais pas, et que étant donnée ma nature, je ne puis pas savoir.

§ 12. — LE HASARD ET LA PROBABILITÉ

Fénelon et bien d'autres, ont, à propos de l'ordre de la nature, combattu ceux qui font jouer au *Hasard* un rôle prépondérant dans l'explication des faits ; ils ont eu raison, mais cela ne démontre pas l'existence de Dieu. Le hasard est d'invention humaine comme Dieu ; pour beaucoup, au moins dans le langage, il a une personnalité comme Dieu ; les anciens figuraient la Fortune en peinture et

en sculpture. Le danger de cette personnification devient évident dès que nous nous demandons ce que nous appelons le hasard : faisons-le en quelques mots.

Notre expérience tant personnelle qu'ancestrale, fait naître chez nous (je parle pour moi) la croyance au déterminisme absolu ; nous avons pu formuler en langage humain, un certain nombre des lois qui régissent les phénomènes connus de l'homme. Si, dans une expérience de laboratoire, nous pouvions mettre en présence uniquement des agents entièrement connus, dont les relations soient entièrement connues et réglées par des lois connues, nous serions à même de prévoir *rigoureusement* le résultat de l'expérience.

Pratiquement, cela n'a jamais lieu ; il y a toujours des éléments inconnus en présence des éléments connus. Si ces éléments inconnus jouent, dans l'espèce, un rôle minime par rapport aux éléments connus, la prévision du résultat de l'expérience reste possible à quelque petite chose près. Si, au contraire, les éléments inconnus l'emportent sur les éléments connus, on ne peut rien prévoir que de très grossier. Le hasard, dans chaque expérience ou observation humaine, c'est l'ensemble des éléments inconnus. Vouloir tout expliquer par le hasard, ce serait tirer une explication de son ignorance, ce qui est philosophiquement absurde. Les phénomènes extérieurs se passent de

la même manière, que l'homme en connaisse ou en ignore les éléments.

On trouvera peut-être étrange que je veuille nier la valeur du hasard après avoir nié celle des causes finales qu'on lui oppose généralement. J'ai précisément essayé de montrer dans un autre ouvrage que les raisonnements finalistes sont la conséquence directe de notre connaissance du déterminisme humain. Nous connaissons, chacun pour notre compte, les mouvements de notre mécanisme qui, sauf empêchement extérieur, suivront fatalement tel état de notre cerveau que nous appelons une volition en langue psychologique ; c'est pour cela que nous raisonnons par les causes finales, et que nous sommes amenés à prêter à un homme plus parfait que nous et appelé *providence*, une prévision universelle.

Il y a cependant toute une partie de la physique dans laquelle on arrive à prévoir des résultats avec une rigueur satisfaisante au moyen du *calcul des probabilités* en se fondant uniquement sur *les lois du hasard*. Cette contradiction apparente mérite quelques mots d'explication.

Voici un phénomène dont nous ignorons totalement la loi ; il nous est, en conséquence, *impossible* de prévoir le résultat du phénomène avant de l'avoir constaté par nous-mêmes ; nous dirons que ce phénomène s'est produit au hasard. Je place dans une certaine quantité d'eau, sur le porte-

objet du microscope, un anthérozoïde de fougère; cet anthérozoïde décrit des courbes capricieuses dans le liquide; nous ne connaissons pas, dans le détail, les agents tant chimiques que physiques, qui interviennent dans la détermination de ce mouvement; mais si le liquide est aussi homogène que possible, l'éclairement aussi diffus que possible¹, il n'y aura aucune raison pour que le mobile ne traverse pas *tout* le liquide dans sa course sinueuse. Si nous constatons après une longue observation qu'une région bien délimitée du liquide a été respectée par le mouvement de l'anthérozoïde, nous en concluons qu'il y a une raison à cela, et nous serions sur la trace de la découverte d'une loi particulière du phénomène observé. Supposons que cela n'ait pas lieu, et introduisons dans le liquide, non plus un seul, mais quelques centaines d'anthérozoïdes tous semblables; puis nous regarderons le centre de la préparation au moyen d'un microscope dans le champ duquel un réticule dessinera de petits carrés égaux. Si, *par hasard* (c'est-à-dire pour une cause inconnue), l'un des petits carrés est toujours

1. Je dis : « aussi homogène que possible, aussi diffus que possible », mais cela ne veut pas dire absolument homogène, sans cela, il n'y aurait pas de mouvement, puisque le mouvement est dû à l'hétérogénéité; seulement, les hétérogénéités varient sans cesse, dans tous les points, sans loi manifestée par la prépondérance d'une région sur une autre. (Voy. mon *Traité de Biologie*, chap. 1^{er}.)

respecté par le mouvement des anthérozoïdes, nous en concluons qu'il y a une raison à cela; nous ne serons plus dans le cas d'ignorance totale où nous avons voulu nous placer. Si, cas moins extrême mais également instructif, nous constatons que l'un des carrés a, au bout d'un temps assez long, reçu deux fois moins d'anthérozoïdes qu'un autre carré, nous en tirerons une présomption de loi; nous déclarerons que les contenus de ces deux carrés sont différents. Ce sera seulement quand tous les carrés auront reçu, dans le même temps, assez prolongé, des nombres équivalents¹ d'anthérozoïdes que nous pourrons déclarer qu'il n'y a aucune *loi d'exception* à tirer de l'observation, c'est-à-dire que les conditions réalisées aux divers points du liquide sont identiques quant aux causes déterminantes du mouvement des anthérozoïdes. Mais alors, ce ne sera plus l'ignorance absolue, au contraire; nous aurons acquis, par notre observation, la démonstration de l'homogénéité du liquide considéré par rapport aux anthérozoïdes, et de l'identité des anthérozoïdes par rapport au liquide. Nous connaissons *une loi*. Si, par moments, nous voyons des agglomérations

1. Ces nombres ne seront pas rigoureusement égaux, à cause des hétérogénéités successives dont il est question à la note précédente, mais ils ne pourront pas accuser de différence persistante dans un même sens, sans qu'il y ait présomption de loi d'hétérogénéité particulière.

plus abondantes d'anthérozoïdes dans tel ou tel carré, ce sera là le phénomène inconnu, dû à une cause ignorée et momentanée, que nous devons appeler le hasard jusqu'au moment où nous l'aurons analysée. Si, par exemple, nous introduisons en un point de la préparation un petit tube capillaire ouvert et rempli d'une solution d'acide malique¹, nous verrons que, malgré la continuation de leurs mouvements désordonnés dans le liquide, tous les anthérozoïdes se rapprocheront insensiblement de l'orifice du tube et finiront par y pénétrer ; nous aurons réalisé un piège à anthérozoïdes, parce que la diffusion de l'acide malique dans notre préparation fera naître en chaque point une hétérogénéité dont la conséquence sera, pour un anthérozoïde quelconque, une *composante* dirigée vers l'orifice du tube. Nous aurons détruit l'homogénéité de la goutte liquide, mais nous l'aurons détruite sciemment, et au lieu d'attribuer au hasard l'agglomération d'anthérozoïdes produite à l'orifice du tube, nous dirons que nous avons découvert la loi de l'attraction chimiotactique des anthérozoïdes de fougère par l'acide malique.

Ainsi donc, si nous constatons une distribution homogène des anthérozoïdes dans le liquide, nous ne devons pas dire que ces anthérozoïdes sont

1. C'est l'expérience célèbre de Pfeffer sur la chimiotaxie. (Voy. mon *Traité de Biologie*, chap. 1^{er}.)

distribués *au hasard*. Nous ne savons rien, il est vrai, de la marche de chaque anthérozoïde considéré isolément; les raisons de son mouvement ne sont pas analysables pour nous; mais nous aurons conclu de l'homogénéité de leur distribution à l'homogénéité du liquide qui les contient; nous aurons découvert une *loi* parfaitement définie. Nous ne devons parler de hasard que pour les hétérogénéités successives dont nous ignorons les causes et qui se compensent par addition, au bout d'un certain temps, dans l'homogénéité d'ensemble des résultats de l'observation. Si une agglomération persistante se fait en un endroit (comme dans le cas de l'acide malique), nous concluons à une autre loi, celle de la présence locale d'un agent capable de créer une composante dans le mouvement des anthérozoïdes. Si l'on a fait l'attraction par le tube de Pfeffer avant d'avoir constaté l'homogénéité préexistante du liquide, l'attraction par l'acide malique de *tous* les anthérozoïdes prouve seulement que la composante introduite par le tube est plus forte que toutes les composantes résultant des autres hétérogénéités du liquide. En d'autres termes, le tube d'acide malique a fait une *sélection* dans les mouvements des anthérozoïdes; il n'y a là rien de fortuit; nous verrons tout à l'heure qu'il en est de même pour le prétendu rôle attribué par Darwin au *hasard* dans la formation des espèces.

En passant, je fais remarquer que les jeux

inventés par les hommes et appelés *jeux de hasard*, exploitent toujours une *loi* soigneusement établie à l'avance. On s'ingénie à construire un appareil dans lequel une loi d'homogénéité, aussi rigoureuse que possible, soit établie; chaque coup, séparément, ne peut donner lieu à aucune prévision; mais si, au bout d'un très grand nombre de coups, les chances des partenaires ne s'égalisaient pas, cela prouverait qu'il existe une loi d'hétérogénéité au lieu de la loi d'homogénéité qu'on a voulu réaliser; l'appareil serait mauvais, il faudrait en fabriquer un autre. Si, à la roulette, le même numéro sortait plus souvent qu'un autre, cela indiquerait un vice de construction. Voilà ce qu'on entend par la loi des grands nombres; l'homogénéité des résultats obtenus, après beaucoup de coups, prouve la bonne construction de l'appareil et voilà tout. Chaque coup a, en lui-même, des raisons particulières qui nous échappent; chaque coup, inconnu dans son résultat, est un coup de hasard¹; mais la prévision de l'ensemble d'un grand nombre de coups résulte de la *loi* de l'appareil employé.

1. Comme, dans notre exemple de tout à l'heure, le mouvement d'un anthérozoïde dans un milieu homogène; une *série* de coups identiques est comparable à l'agglomération passagère des anthérozoïdes dans un milieu dont l'ensemble est homogène; une telle agglomération doit se produire en des endroits divers; si elle se fait toujours au même endroit, il y a une loi. la présence d'acide malique, par exemple.

Les calculs établis par les Compagnies d'assurances résultent aussi de *lois* obtenues après coup par la comparaison d'un grand nombre de vies humaines, et par l'application de l'hypothèse, d'ailleurs justifiée en général, que les conditions de la vie ne changent guère d'une année à l'autre dans un même pays.

Dans la théorie cinétique des gaz, on tire aussi des conclusions mathématiques vraiment intéressantes de la considération des probabilités ; mais on s'était placé d'avance dans des conditions bien déterminées, dans des conditions de *loi*, en prêtant aux corpuscules mobiles des caractères entraînant l'homogénéité.

J'arrive enfin au *Dieu Hasard* des darwinistes. Il suffit de réfléchir un instant pour voir que la *sélection naturelle* agit comme le tube à acide malique de l'expérience de Pfeffer, avec cette différence que c'est une propriété de la vie elle-même qui est la cause de la sélection des êtres vivants. Cette propriété, cette *loi*, c'est la loi de la continuité nécessaire des lignées¹ ou élimination définitive de ceux qui sont morts sans postérité : il faut d'ailleurs, quoique pensent certains néodarwiniens, ajouter à cette *loi* celle de l'hérédité des caractères acquis pour expliquer la formation des espèces. Quand on dit que c'est le hasard qui agit

1. Voy. *Les Influences ancestrales* : la canalisation du hasard.

dans l'évolution progressive des animaux et des végétaux, on entend seulement que les causes de variation *inconnues* répandues dans le monde sont *impuissantes contre les nécessités tirées des deux lois biologiques précédentes*; de même, dans l'expérience de Pfeffer, le passage de tous les anthérozoïdes dans le tube à acide malique prouve qu'aucune des causes d'attraction inconnues, existant aux autres points de la goutte d'eau, ne peut l'emporter sur l'attraction par le produit chimique employé.

En d'autres termes, il y a des *lois*, et les lois se manifestent toutes les fois que le *hasard* (ensemble des causes inconnues) ne contient pas de facteur capable de s'opposer à la manifestation des lois. Je crois à l'existence de ces lois que la science découvre, et dont quelques-unes nous paraissent immuables; j'en admire l'ordonnance, par un reste atavique de sentiment religieux; mais j'admire surtout que l'homme, qui est lui-même un produit des mouvements dirigés par ces lois, les ait découvertes.

Et lorsque je me déclare athée, j'entends seulement dire que je ne suis nullement satisfait par l'hypothèse dans laquelle ces lois de la nature tireraient leur origine d'un Dieu dont on pourrait parler comme on parle d'un homme. Comme, d'autre part, cette hypothèse peu satisfaisante, heurte ma logique à cause des comparaisons

fautives sur lesquelles elle est basée, je la rejette définitivement, et je demeure agnostique.

§ 13. — HUMILITÉ DE L'ATHÉISME

Je ne puis m'empêcher, d'ailleurs, de demeurer effrayé devant l'outrecuidance de ceux de mes congénères qui croient en un Dieu dont on peut parler comme d'un homme. Quand je regarde les astres, et que je pense à l'humilité de notre globe terrestre, sur lequel l'homme est lui-même si petit, je me sens plein d'une modestie douloureuse; et je n'ai pas la prétention, quoique cela soit commode pour le langage, de penser que quelqu'un ayant les mêmes attributs que moi ait fait tout cela. Je vois d'ailleurs avec plaisir que mes frères croyants sont de mon avis à un certain point de vue; ils refusent aux fourmis¹, qui sont trop petites (!), l'idée même de Dieu; elles n'ont pas d'âme faite à l'image de Dieu, malgré l'admirable ordonnance de leurs sociétés; mais pour l'homme, rien n'est trop bon!

On me répondra que je suis moi-même infiniment orgueilleux en me refusant à admettre l'évidence dont les mystères de la nature éblouissent les plus incrédules. Ce n'est pas de ma faute si cette évidence ne me crève pas les yeux; et j'affirme que je suis au contraire très humble et très modeste,

1. Et même à l'éléphant, qui est plus grand que nous.

dans ma certitude du néant ; mais on ne me croira pas.

Quant aux mystères, le monde en est plein ; je pourrais en citer un grand nombre vis-à-vis desquels la croyance en un Dieu humain ne me serait d'aucune utilité. On me dit par exemple que la chaleur est due à un mouvement de corpuscules très petits. Je suis tout disposé à le croire, mais je me demande avec angoisse comment peuvent être ces corpuscules dont le mouvement produit la chaleur ; ils ne sont ni chauds ni froids. Essayez de vous imaginer un corps qui n'ait pas de température ; je vous en défie. Je me tire de difficulté en me disant que je connais seulement les choses de ma taille¹ ; je ne puis pas connaître ce qui est trop petit ; je me console donc de ne pas connaître ce qui est trop grand, comme serait le Dieu auquel vous croyez.

§ 14. — L'AMOUR DE DIEU

En admettant même que je pusse croire, contre ma nature et contre mon raisonnement, à l'existence d'un Dieu dont on pourrait parler comme d'un homme *tout puissant* (mais il est vrai que je ne puis rien dire de scientifique en me plaçant dans une hypothèse aussi éloignée de mon état réel ; je

1. Voy. *Les Lois naturelles*. Paris, Alcan.

ne crois pas en Dieu et, si j'y croyais, je serais *différent* de ce que je suis), en admettant, dis-je, que je puisse croire à un Dieu personnel, il ne me semble pas que j'aurais pour lui les sentiments d'adoration et de reconnaissance que l'on demande aux vrais croyants; je me dirais qu'il m'a créé pour son propre plaisir, qu'il m'a imposé un service que je n'avais pas demandé, et dont, en toute sincérité, je me serais bien passé, quoique ma vie ait été plutôt heureuse jusqu'à présent. Quand j'entends conter aux enfants les histoires de ma mère Loye, je me dis souvent que je n'aurais pas hésité si une bonne fée m'avait offert de réaliser un de mes vœux; j'aurais souhaité « n'avoir jamais existé ». C'est d'ailleurs, si j'ai bien compris, ce que demanda Job sur son fumier¹. Mais un croyant qui attend la vie éternelle ne raisonne pas comme un athée qui compte seulement sur quelques années d'une vie médiocre; un athée ne peut donc savoir ce qu'il ferait s'il était croyant. Je m'imagine seulement que si, étant croyant, je continuais à penser comme je pense maintenant, je serais probablement de l'avis d'une vieille dame que j'ai connue dans mon enfance, et qui disait tout bas, comme en se cachant : « Moi, je n'aime pas le bon Dieu mais j'en ai peur ! » N'est-ce pas ce sentiment de peur, que voulut faire naître chez ses

1. Périsset le jour où je suis né!

auditeurs, après l'incendie du bazar de la Charité, le célèbre dominicain Ollivier? Or, la peur, me semble-t-il, se concilie bien mal avec l'amour.

Je ne suis pas héroïque de nature; si j'avais cru qu'un maître absolu peut m'accorder un bonheur éternel ou me condamner à des supplices sans fin, j'aurais probablement fui, dans un cloître, les dangers du siècle; j'aurais passé ma misérable existence sublunaire à chanter la gloire du despote dont aurait dépendu mon avenir. C'est encore une conséquence de mon athéisme inné que de ne pas partager l'admiration des croyants pour ceux qui ont résolu ainsi le problème de la vie. Les prêtres eux-mêmes déclarent, paraît-il, que l'état monastique est l'état le plus parfait. Pour ma part, je n'admire pas les moines; je ne les méprise pas non plus, car je suis sûr que j'aurais fait comme eux si j'avais cru; je ne puis pas mépriser un homme, quoi qu'il ait fait; je me sens trop semblable à lui et trop capable de l'imiter.

§ 15. — LA PRIÈRE

La prière est la plus importante occupation des croyants; évidemment, un athée ne peut pas se rendre compte de l'état d'esprit d'un homme qui prie; il ne peut discuter cet état d'esprit qu'avec sa logique d'athée; il a, par conséquent, bien des chances de raisonner faux et de méconnaître l'un

des éléments du problème; mais les croyants sont exposés à la même erreur en condamnant les athées, et ils ne s'en privent pas. Je ne parlerai donc de la prière qu'à propos de ses rapports avec le déterminisme; j'ai lu, en effet, qu'il y a des croyants déterministes, et cela me paraît incompréhensible, mais ce sont les seuls dont je puisse parler; les autres sont trop loin de moi.

Un homme qui prie remercie Dieu de ses bienfaits et lui en demande d'autres. J'ai dit, au paragraphe précédent, ce que je pense des remerciements; voyons maintenant ce que peut demander un déterministe. Un miracle, évidemment! Dieu a créé le monde, et lui a imposé des lois par lesquelles tout est réglé. Si un enfant est malade, les conditions de sa lutte contre l'agent pathogène sont déterminées; l'issue en est fatale si les lois naturelles sont appliquées; la mère ne prévoit pas cette issue, mais elle pense que Dieu la connaît et elle lui demande d'écarter la mort du chevet de son fils, c'est-à-dire, de faire un miracle, de donner un accroc aux lois qu'il a lui-même édictées. Si l'enfant meurt tout de même, la mère se dit qu'elle n'avait pas mérité le miracle demandé, et elle bénit le Seigneur dans son inflexibilité. Si l'enfant ne meurt pas, elle ne se dit pas que la maladie pouvait n'être pas mortelle; le miracle a eu lieu, et la mère est pleine de reconnaissance; cela n'a d'ailleurs d'inconvénient pour personne, et le pis

qui puisse arriver à l'enfant guéri, c'est de se voir habiller de bleu ou de vert pomme pendant trois ans.

Si j'étais croyant, je serais humilié de voir raptiser mon Dieu au point de croire qu'il peut être sensible à la couleur du vêtement d'un gamin, mais, si j'étais croyant, je comprendrais peut-être aussi que toute marque d'obéissance, à propos de la chose la plus insignifiante, prend une valeur en tant qu'acte de soumission. Il est bien difficile à un athée de raisonner les gestes de ceux qui croient ! En tout cas, l'athée le plus convaincu ne pourra pas s'empêcher d'être ému en voyant prier une mère auprès du lit de son fils ; sûrement il ne la raillera pas, pas plus qu'il ne la raillerait s'il lui voyait préparer pour le malade une potion sûrement inefficace. Ce qu'il y a de plus douloureux devant le mystère de la maladie, c'est de rester inactif ; avoir l'illusion de faire quelque chose est un grand soulagement ; la prière procure ce soulagement à ceux qui croient ; ne leur retirons pas cette consolation, parce que nous n'y pouvons prétendre.

Il ne faudrait pas cependant que la croyance à l'utilité de la prière empêchât d'employer les remèdes connus et utiles ; ce n'est plus guère à craindre de nos jours, du moins dans les pays civilisés ; je crois que la mère la plus fanatique ne refuserait pas d'employer le sérum de Roux con-

jointement avec les patenôtres, si son enfant avait le croup; mais cela tient à ce que la foi n'est plus bien vive; elle est moins vive, le plus souvent, que l'amour maternel. Une foi absolue ferait sombrer ses adeptes dans le fatalisme le plus dangereux; il me semble du moins que je serais fataliste si j'étais croyant; en tout cas je ne serais pas dangereux pour les mécréants que je me contenterais de plaindre de toutes mes forces. Comment, après avoir dit : « Je crois en Dieu, le père *tout-puissant* », peut-on se permettre d'imposer à d'autres hommes la volonté de Dieu? Les croisés croyants sont invraisemblables. Comment peut-on dire en invoquant le père *tout-puissant* : « que votre règne arrive, que votre volonté soit faite! » Cela dépasse ma logique d'athée. « Dieu fit bien ce qu'il fit », a dit le bon La Fontaine et, l'homme qui s'imagine, dans ses guerres religieuses, faire les affaires de Dieu, est comparable à la « mouche du coche » du même fabuliste. Encore la mouche est-elle plus importante pour le coche que l'homme pour Dieu; elle peut faire cabrer les chevaux. La posture logique pour un croyant est de laisser faire, de prier, et d'avoir peur.

Je me demande d'ailleurs si les fanatiques des guerres religieuses avaient la prétention de faire œuvre pie et s'imaginaient gagner le ciel; cela était peut-être vrai de quelques-uns d'entre eux; pour la plupart, il me semble, laissant de côté les

intérêts matériels des combattants, que le principal mobile de leur ardeur belliqueuse était le désir d'avoir raison, d'avoir plus raison que les autres et de leur imposer leur manière de voir en les soumettant ou en les exterminant. Cela est très **humain.**

§ 16. — DÉTERMINISME ET FATALISME

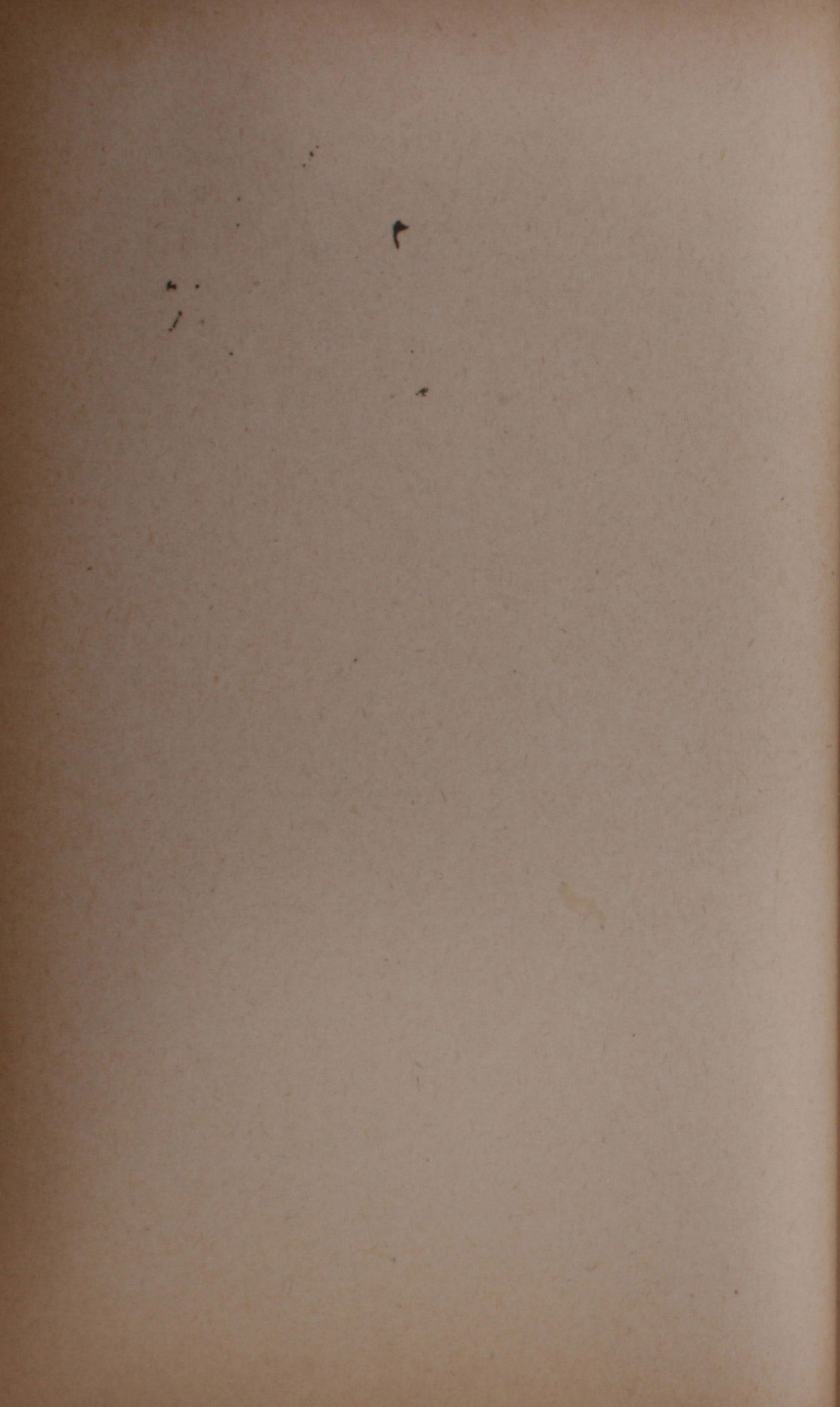
Ceux qui croient aux miracles sont évidemment déterministes; il ne pourrait pas y avoir d'infraction aux lois naturelles si ces lois ne réglaient pas d'avance tout ce qui se passe; en dehors du miracle, tout est donc déterminé; je ne crois pas inutile de revenir une fois encore sur la différence qui existe entre le déterminisme et le fatalisme; je le ferai en quelques mots quoique l'ayant déjà fait ailleurs, car la confusion entre ces deux manières de voir continue d'être très fréquente. Les déterministes croient que tout est déterminé, c'est-à-dire que l'état du monde à un moment donné est entièrement déterminé par l'état du monde, au moment précédent, et par l'application des lois naturelles dans l'intervalle de ces deux moments. Bien entendu, les animaux, les hommes en particulier, sont compris dans le monde, et leur état, les modifications qui se produisent en eux jouent leur rôle dans le concert universel. Un fataliste raisonne de la même manière, mais il se met à part et se con-

sidère comme un rouage inutile de la grande machine ; nos idées étant pour nous des facteurs d'actions, le fataliste est annihilé par son fatalisme même. Un homme qui prie est forcément fataliste ; c'est pour lutter contre cette tendance dangereuse que la sagesse des nations a imaginé le proverbe : « Aide-toi, le ciel t'aidera ».

Dans notre état de connaissance imparfaite des lois naturelles, la question positive du miracle est difficile à trancher ; pour un croyant, la constatation du miracle est aisée ; il en voit partout et n'essaie pas de discuter la valeur miraculeuse du phénomène observé. Pour un athée au contraire, il y a toujours une attitude possible, même devant le fait le plus extraordinaire : « Je ne sais pas tout, doit-il dire ; ce que vous me montrez ne s'explique peut-être pas par les lois que je connais ; mais il y a tant de lois que je ne connais pas ! » On croit donc au miracle par nature, comme on est athée ou croyant par nature.

Mais il peut y avoir une attitude intermédiaire, et elle existe en effet. Quelques-uns croient que Dieu a créé le monde et lui a imposé des lois définitives en se défendant à lui-même d'y toucher ; ils n'admettent pas le miracle et sont déterministes parfaits. Ceux-là n'ont aucune raison de craindre Dieu ou de l'adorer ; leur ligne de conduite doit être la même que celle des athées qui ne diffèrent d'eux que parce qu'ils ne tirent aucune satisfaction

du dogme de la création ; et, en fait, on doit déclarer athées comme les autres ceux qui, logiques jusqu'au bout, seraient obligés de souscrire à cette formule, infiniment absurde pour un croyant et dans la forme et dans le fond : « Si Dieu mourait (??), il n'y aurait dans le monde rien de changé! »



DEUXIÈME PARTIE

CONSÉQUENCES HUMAINES DE L'ATHÉISME

« Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. »

(VOLTAIRE.)

« L'athéisme est le vice de quelques gens d'esprit, et la superstition le vice des sots. Mais les fripons ? que sont-ils ? des fripons ! »

(VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique.*)

DEUXIEME PARTIE

CONSÉQUENCES HUMAINES DE L'ATHÉISME

CHAPITRE III

Conséquences sociales.

§ 17. — OPINIONS DE VOLTAIRE ET DE DIDEROT. EXPOSÉ DU PROBLÈME

Dans son dictionnaire philosophique, Voltaire se demande, après Bayle, si un peuple d'athées peut subsister : « Il me semble, dit-il, qu'il faut distinguer entre le peuple proprement dit et une société de philosophes au-dessus du peuple. Il est très vrai que, par tout pays, la populace a besoin du plus grand frein, et que si Bayle avait eu cinq ou six cents paysans à gouverner, il n'aurait pas manqué de leur annoncer un Dieu rémunérateur et vengeur. Mais Bayle n'en aurait pas parlé aux

épicuriens, qui étaient des gens riches, amoureux du repos, cultivant toutes les vertus sociales, et surtout l'amitié, fuyant l'embarras des affaires publiques, menant enfin une vie commode et innocente ; il me paraît qu'ainsi la dispute est finie quant à ce qui regarde la société et la politique¹. »

En un autre endroit du même article, Voltaire affirme que le Sénat romain était une assemblée d'athées, « de voluptueux et d'ambitieux, tous très dangereux, et qui perdirent la République ». « Je ne voudrais pas, continue-t-il, avoir affaire à un prince athée qui trouverait son intérêt à me faire piler dans un mortier ; je suis bien sûr que je serais pilé. Je ne voudrais pas, si j'étais souverain, avoir affaire à des courtisans athées dont l'intérêt serait de m'empoisonner ; il me faudrait prendre, au hasard, du contre-poison tous les jours. Il est donc absolument nécessaire, pour les princes et pour les peuples, que l'idée d'un Être suprême, créateur, gouverneur, rémunérateur et vengeur, soit profondément gravée dans les esprits ».

Enfin, dans l'article « athée », le même philosophe déclare, et ceci peut servir de conclusion à ce qu'il a écrit sur la matière : « Il est évident que, dans la morale, il vaut beaucoup mieux reconnaître un Dieu que de n'en point admettre.

1. Article : *Athéisme*.

C'est certainement l'intérêt de tous les hommes qu'il y ait une divinité qui punisse ce que la justice humaine ne peut réprimer ; mais aussi il est clair qu'il vaudrait mieux ne pas reconnaître de Dieu que d'en adorer un barbare auquel on sacrifierait les hommes, comme on a fait chez tant de nations. »

J'ai tenu à citer tout au long l'opinion de Voltaire, car il n'y a pas d'argument plus fort contre l'athéisme que cette manière de voir d'un homme considéré généralement comme dépourvu de toute superstition. Voici, en revanche, ce qu'écrit Diderot dans le célèbre « Entretien d'un philosophe avec la maréchale » : « Quel motif peut avoir un incrédule d'être bon s'il n'est pas fou?... Ne pensez-vous pas qu'on peut être si heureusement né qu'on trouve un grand plaisir à faire le bien?... Qu'on peut avoir reçu une excellente éducation qui fortifie le penchant naturel à la bienfaisance?... Et que, dans un âge plus avancé, l'expérience nous ait convaincu, qu'à tout prendre, il vaut mieux, pour son bonheur dans ce monde, être un honnête homme qu'un coquin? »

J'ai souligné, dans cette dernière citation, l'argument le plus important ; j'aurai à y revenir. Il s'agit, dans ce chapitre, d'utilité, et non de logique comme dans le chapitre précédent ; dès qu'il s'agit d'utilité, on ne s'entend plus guère ; chacun apprécie à sa façon, et il n'est pas sans intérêt de mettre en

contradiction Voltaire et Diderot sur un sujet de cette importance. J'avoue immédiatement ma préférence personnelle pour l'opinion de Diderot, mais ce n'est qu'une préférence personnelle et qui n'a, par conséquent, aucune valeur.

Il me semble aussi que la question n'est bien posée ni par l'un ni par l'autre ; au xviii^e siècle, on ne songeait guère au transformisme, quoique Maupertuis, et Diderot lui-même, puissent être, à juste titre, considérés comme des précurseurs de Lamarck et de Darwin. Du moins, cette notion du transformisme, si l'on y songeait de temps en temps, ne faisait pas encore, comme elle devrait le faire de nos jours, la base de l'enseignement philosophique¹.

Or, il y a, dans le problème moral et social, une question qui ne saurait être séparée de celle de la formation évolutive des espèces. On doit distinguer l'étude du rôle qu'a joué l'idée de Dieu dans la formation de la conscience morale de l'homme actuel, et l'étude de la nécessité actuelle de l'idée de Dieu, pour l'homme tel qu'il est, avec toutes ses qualités et ses tares héréditaires. Dans cette dernière étude, il faut encore séparer la question de la possibilité actuelle de l'athéisme social, et celle des conséquences de l'athéisme social pour les générations futures. Cette dernière question ne

1. Voyez plus bas, § 28.

se posera d'ailleurs que si l'on a reconnu, dans le passé, l'influence de l'idée de Dieu sur la genèse de notre conscience morale.

§ 18. — ORIGINE DES VERTUS HUMAINES

L'homme est un animal social; ce que l'on appelle *vertus* chez un animal social, ce sont les caractères qui le rendent apte à vivre en société. Les idées de bien, de mal, d'honnêteté, de justice, de devoir, de responsabilité, etc., sont des idées sociales; le tigre, isolé dans la jungle, n'a que faire d'honnêteté et de justice. Buffon lui refuse d'ailleurs gratuitement les sentiments généreux qu'il accorde, gratuitement aussi, à son cousin le lion.

Ce n'est pas à dire que l'animal isolé n'ait pas le sentiment du bien et du mal; il l'a *pour lui-même* (je le pense sans pouvoir le vérifier), c'est-à-dire qu'il doit savoir, par expérience, ce qui lui fait plaisir et ce qui lui est désagréable; mais, ne faisant partie d'aucune mutualité, il n'a pas à se préoccuper de faire à d'autres, dans un but intéressé, ce qu'il désirerait qu'en retour on lui fit. Le tigre n'a pas d'associés, pas d'amis (je ne connais pas suffisamment la vie des tigres pour oser affirmer ce qui précède; je choisis le tigre comme exemple idéal de l'égoïste parfait). Il agit suivant sa nature de tigre; le meilleur d'entre les tigres

est celui qui possède au plus haut degré les qualités du tigre, c'est-à-dire, celui qui sait le mieux capturer sa proie et résister à ses ennemis.

Je ne crois pas que le tigre ait l'idée de Dieu ; elle ne lui servirait à rien et l'amènerait seulement à pleurnicher de temps en temps sur le sort cruel des paons ou des gazelles, créatures divines dont, par nécessité de tigre, il fait son repas. Cette idée trop développée l'amènerait même à mourir de faim.

Je ne crois pas non plus que le tigre s'amuse à tuer plus qu'il ne peut manger ; ce serait là une fatigue inutile ; il est possible, cependant, qu'il se livre à la chasse pour le plaisir, comme le cheval galope dans un champ pour exercer ses muscles ; les amateurs de sport ne le lui reprocheront pas ; on ne saurait accuser de méchanceté un égoïste parfait, qui ne connaît pas le bien et le mal des autres, et n'attend de personne aucun service.

Tout autre est le cas de l'abeille, de la fourmi, du castor, de l'homme. Aucun de ces animaux ne peut vivre sans le secours de ses congénères ; je parle de l'abeille actuelle, de la fourmi actuelle, de l'homme actuel ; mais je pense qu'il y a peut-être eu, dans l'ancestralité de l'homme, une période où chacun, vivant pour son compte, ne devait rien à personne ; il y a des abeilles sauvages et des singes qui vivent seuls ; je suis convaincu que, chez les êtres isolés, on ne trouverait pas trace

des caractères nés chez nous d'une existence sociale prolongée pendant des milliers de générations.

Nos ancêtres isolés étaient différents de nous ; nous ne pouvons donc pas nous mettre dans leur peau et comprendre les raisons qui les ont décidés, petit à petit, à vivre en société ; nous leur prêterions, malgré nous, des idées et des sentiments d'hommes du vingtième siècle.

Je pense que, vivant isolés, ils n'avaient pas l'idée de Dieu. Cette idée leur aurait été inutile ou même nuisible, comme au tigre. Je n'oserais pas l'affirmer cependant ; il est possible que les questions métaphysiques se soient posées de bonne heure dans le cerveau des pithécanthropes, mais il me paraît plus probable que, quand ils avaient fini de chasser et de manger, ils dormaient ; ils avaient trop à faire pour se poser des problèmes saugrenus.

Quoi qu'il en soit, et sans que nous puissions émettre à ce sujet autre chose que des hypothèses, un moment arriva où nos ancêtres devinrent des animaux sociaux. Ce que nous pouvons dire de plus raisonnable de cet événement, c'est que nos ancêtres y furent amenés tant par les conditions ambiantes que par certains caractères existant dans leur propre nature. Évidemment, les sociétés initiales (que certains philosophes peu scrupuleux nous offrent comme modèle ; c'est comme si on demandait aux abeilles d'imiter les frelons ; mais

cela prête à des développements poétiques); les sociétés initiales, dis-je, ne furent probablement pas remarquables par leurs vertus; on ne se fait pas en un jour une mentalité d'animal social.

Passons donc par-dessus un grand nombre de générations sur lesquelles nous n'avons pas et n'aurons jamais aucun renseignement, mais dont nous trouverions peut-être les équivalents chez les différents peuples sauvages considérés comme occupant aujourd'hui des niveaux différents dans l'échelle de la civilisation. Arrivons tout de suite aux plus anciens peuples dont l'histoire nous ait conservé le souvenir; ou, si vous voulez, à nous-mêmes, qui ne différons que bien peu de ces peuples ayant déjà, dans leur hérédité, la marque ineffaçable d'une vie sociale prolongée pendant des centaines de siècles. Ces peuples sont constitués en sociétés; ils ont l'idée de Dieu; ils ont une conscience morale.

Chose remarquable, quelles que soient les différences entre les religions des peuples que nous pouvons étudier, quelles que soient aussi les différences entre leurs mœurs et leurs lois, les dieux d'un peuple sont toujours les gardiens de ses conventions sociales. L'homme qui plaît aux dieux est toujours celui qui observe scrupuleusement les règlements de sa société humaine.

Beaucoup de peuples attribuent d'ailleurs une origine divine à leurs lois morales. Historique-

ment, comment cela s'est-il produit ? A-t-on déifié la mémoire du législateur ? Le législateur intelligent a-t-il compris que le meilleur moyen de faire observer les lois était d'imaginer un juge suprême et infailible, capable de reviser les jugements des hommes ? La tendance métaphysique et la peur naturelles à l'homme l'auraient, dans ce cas, admirablement servi dans ses desseins ingénieux. Il est peu vraisemblable cependant qu'un homme ait été assez supérieur à ses congénères pour imaginer un pareil stratagème sans en être lui-même la dupe. Aujourd'hui, l'idée de bien, de mal, de devoir, de justice, est si ancrée dans notre hérédité que nous trouvons toute naturelle cette confusion entre le sentiment moral et le sentiment religieux ; nous sommes donc désarmés vis-à-vis du problème de son origine. Constatons-la sans savoir comment elle est née. Le parallélisme observé chez tous les peuples, entre le devoir moral et le devoir religieux est le plus grand obstacle à la solution du problème que nous nous sommes posé, savoir : de découvrir le rôle de l'idée de Dieu dans la genèse des vertus humaines. Évidemment, les nécessités de la vie sociale ont profondément modifié la nature de l'homme, mais si ces nécessités se sont toujours présentées aux hommes sous une forme religieuse, comment séparer ce qui est, chez nos contemporains, le produit de la vie en société, de ce qui

est chez eux le résultat de l'idée de Dieu ? En d'autres termes, voici le problème à résoudre : Que serait la conscience morale de l'homme actuel si, sans avoir jamais eu l'idée de Dieu, il avait seulement été soumis pendant de longues générations à des lois sociales uniformes ?

La réponse à une question ainsi posée ne sera jamais entièrement satisfaisante. Rien n'est plus fallacieux que les hypothèses par lesquelles on reconstruit un monde en faisant abstraction de l'un des facteurs qui ont joué un rôle indéniable dans la formation de celui que l'on a observé. J'ai le droit d'affirmer que, même sans l'idée de Dieu, une vie sociale prolongée aurait amené dans l'hérédité des membres d'une société quelque chose d'équivalent à notre conscience morale actuelle ; mais jusqu'à quel point serait poussée cette équivalence ?

Et puis, ne dois-je pas me demander aussi si, sans l'idée de Dieu, une vie sociale prolongée eût été possible ? Si je n'avais d'autre but que de triompher des croyants, je leur dirais : « Vous refusez une âme aux animaux ; vous leur refusez la notion de Dieu, et cependant les abeilles ont une société mieux organisée que la nôtre » ; mais ce n'est pas contre les croyants que je discute ; c'est contre moi-même, et je ne me permettrai pas d'affirmer que les abeilles, vivant en société, n'ont pas l'idée d'un Dieu dont on pourrait parler

comme on parle d'une abeille ; nous avons bien, nous hommes, l'idée d'un Dieu dont on peut parler comme on parle d'un homme !

Cette question me paraît tirer une grande importance du fait indéniable que la croyance en un Dieu personnel donne une grande commodité pour formuler les lois sociales ; aucune considération n'est aussi simple que la nécessité d'obéir à quelqu'un de très fort capable de punir sans indulgence tout manque de soumission ; beaucoup de gens qui seraient insensibles à des palabres émues sur la réciprocité touchante des services rendus entre membres d'une même association, sont fortement impressionnés si on leur parle de loi divine et de châtiment.

Le chien, l'ami de l'homme comme on dit généralement, nous donne un bon exemple de conscience morale résultant d'un sentiment religieux. Les ancêtres du chien étaient vraisemblablement des animaux libres comme les loups et les chacals ; mais ils manquaient de fierté (*fier*, en latin, se dit *ferox*), et ils abdiquèrent leur liberté entre les mains de l'homme en échange de sa protection et des reliefs de ses repas. A partir de ce moment la vie du chien fut entre les mains de l'homme, comme celle d'un croyant est entre les mains de Dieu ; la conscience morale du chien devint une conscience morale de serviteur ; son intérêt en fit un serviteur dévoué. Aujourd'hui, après des

milliers de générations de servage, la conscience morale du chien serviteur est fixée indépendamment des contingences. Le chien obéit à un homme qui est son maître, même si cet homme est méchant pour lui et ne lui fait pas de bien. La conscience morale du chien, c'est le sentiment de l'obéissance à l'homme ; le bien, le juste, l'honnête, sont pour lui ce qui plaît à son maître. L'homme est quelquefois capricieux, mais cependant, n'ayant qu'un maître, le chien est heureux, sachant toujours, sans hésitation possible, quel est son devoir, l'obéissance passive ; il est plus heureux que le croyant, qui désireux d'obéir à Dieu, ne sait pas toujours ce qu'il doit faire, car la conscience morale de l'homme est compliquée ; nous avons des devoirs multiples, et Dieu ne nous donne pas toujours des ordres très clairs. J'ai souvent envié le sort de mon chien, moi qui ai une conscience morale, quoique ne croyant pas en Dieu.

Pendant longtemps, l'homme a été aussi heureux que le chien ; le devoir se présentant toujours sous une forme religieuse, il n'y avait pas d'hésitation possible ; on n'avait pas à choisir entre le devoir religieux et le devoir social. Il n'en est plus de même aujourd'hui ; les théocraties sont mortes, et chaque homme, indépendamment de sa foi religieuse, appartient à un état laïque dont les règlements sont quelquefois contradictoires de ceux de

la religion. Le cardinal Lecot comparait récemment l'Eglise et l'Etat à deux barques entre lesquelles tout Français catholique aurait désormais à choisir, et qui vont peut-être partir en guerre l'une contre l'autre. Je frémis de cette alternative et je rends grâces au ciel de n'être pas croyant, pour pouvoir rester, sans aucun sacrifice douloureux, un bon citoyen.

Voilà au moins un avantage de l'athéisme ; n'avoir qu'un seul maître à servir, la société dont on fait partie. Quand je vous disais que le chien est plus heureux que nous ! Son Dieu et son maître, c'est le même homme. Pour nous, au contraire, afin de nous enseigner plus aisément notre devoir social, on a inventé un Dieu fictif chargé d'en faire respecter les clauses ; beaucoup ont cru à son existence, et sont aujourd'hui bien ennuyés de voir que la société et son Dieu tutélaire ont évolué suivant des routes différentes ; on ne sait plus à qui entendre ; l'athéisme a du bon ¹.

19. — DEVOIRS RELIGIEUX SÉPARABLES DES DEVOIRS SOCIAUX

Dans l'exemple du chien, que j'ai pris tout à l'heure, j'ai encore un enseignement à puiser. Le chien *aime* son maître qui le nourrit, le protège et

1. L'internationalisme aurait du bon aussi pour les catholiques soucieux de suivre l'*autre barque*, mais ils se déclarent plus patriotes que les autres.

le bat. Il paraît que les croyants aussi aiment Dieu qui les a créés et qui les châtie; ils le remercient de ses bienfaits dans leurs prières quotidiennes, ce qui est très bien et ne fait de tort à personne, mais ils lui en demandent d'autres en même temps, et ce qui est bienfait pour l'un peut léser les intérêts de son voisin.

C'est la prière qui caractérise le croyant. A côté de lui, d'autres hommes se contentent d'être d'honnêtes gens et négligent de prier; beaucoup d'entre eux cependant ne sont pas athées, mais ils sont indifférents en matière de religion et font passer leurs devoirs sociaux avant leurs devoirs envers Dieu, se disant peut-être — ce que je ferais sans doute à leur place, si j'étais croyant — que Dieu est bien assez grand pour faire ses affaires lui-même, sans que nous lui donnions d'indications. Je racontais, dans le premier chapitre de ce livre, une anecdote montrant que certains prêtres libéraux d'aujourd'hui admettent qu'il suffit d'être honnête homme pour plaire à Dieu! Que deviendrait le clergé si tout le monde était de cet avis?

Il faut donc distinguer, dans l'ensemble des obligations des hommes, les devoirs envers leurs semblables et les devoirs envers Dieu. Pendant très longtemps une confusion a existé entre ces deux catégories de devoirs, Dieu se trouvant chargé, dans l'opinion des croyants, de surveiller l'exécution des uns et des autres. Aujourd'hui, la

distinction apparaît très nettement, et l'on sépare avec facilité des doctrines religieuses les principes de pure morale qu'elles contiennent. Le croyant fougueux qui s'isolait dans les déserts de la Thébaïde fuyait la nécessité des devoirs sociaux pour se consacrer entièrement à la glorification de Dieu ; un athée honnête homme néglige au contraire l'adoration religieuse qu'il ne comprend pas, et ne retient, de la religion de ses ancêtres, que les principes moraux. *Littré* est complémentaire de *Paphnuce*.

Ainsi, la séparation est aujourd'hui très nette entre les devoirs religieux et les devoirs sociaux, bien que, pendant une longue période de l'histoire de l'humanité, ces deux groupes de devoirs aient été confondus, par le fait qu'on croyait applicable à l'un et à l'autre la même juridiction divine. On leur appliquait aussi d'ailleurs la même juridiction humaine, et, aux époques théocratiques, les juges hommes, chargés de faire respecter les lois sociales, étaient au moins aussi sévères pour les crimes religieux que pour les crimes de droit commun.

L'hérédité peut, elle aussi, séparer les caractères correspondant à ces deux catégories de devoirs. On peut être dépourvu, en naissant, de l'idée de Dieu, et avoir néanmoins une conscience éprise de justice, un sentiment impérieux du devoir. Est-il possible, réciproquement, qu'un homme naisse plein

de l'idée de Dieu et ait néanmoins une conscience morale très atrophiée? Je n'oserais l'affirmer, n'ayant aucun exemple à citer, mais je crois qu'on a le droit de considérer comme ayant été étouffé par l'exubérance du sentiment religieux le sens moral des grands fanatiques dont l'histoire nous a conservé le souvenir.

Si cette séparation de la moralité et de la religiosité était la règle dans l'espèce humaine, on pourrait, sans crainte de se tromper, affirmer que l'idée de Dieu n'a pas été indispensable à la genèse de notre conscience morale, et que cette conscience morale provient uniquement des nécessités prolongées d'une existence sociale. L'observation impartiale de l'humanité ne permet pas d'établir cette affirmation; il y a probablement très peu d'hommes qui soient purement athées ou purement fanatiques; chez la plupart, une conscience morale de valeur variable s'unit à une foi religieuse également variable; la seule chose que l'on soit en droit de dire, c'est que, chez beaucoup d'hommes, le développement de la conscience morale est entièrement indépendant de celui de la foi religieuse; encore ne faudrait-il pas généraliser!

En résumé, de ces quelques considérations sur le rôle de la foi dans la genèse de la conscience morale, nous ne pouvons pas tirer de conclusion définitive; on *pourrait* comprendre que les seules nécessités sociales, aient, sans le secours d'aucune

idée religieuse, fait naître, dans l'hérédité de l'homme, la conscience morale qui existe aujourd'hui dans son mécanisme; mais j'ai déjà fait remarquer plus haut combien est dangereux un raisonnement de cette espèce, puisque aussi bien, n'ayant jamais observé historiquement une société dépourvue de l'idée de Dieu, nous ne savons pas ce qu'une telle société eût été et eût donné. Certains philosophes prétendent qu'elle n'eût pu exister.

Aujourd'hui, doués par hérédité d'une conscience morale dont nous ne savons pas exactement quelle est l'origine, nous concevons aisément une société sans Dieu, une morale sans Dieu; mais il y a loin de là à conclure que, avant l'existence de cette conscience morale, une société eût pu se constituer sans exploiter l'idée religieuse. Et les abeilles? me direz-vous. Je n'accepte pas cet argument trop facile que me fournissent les croyants en refusant aux animaux l'âme qu'ils accordent à l'homme; je ne vois aucune raison pour que les abeilles et les fourmis n'aient pas d'idées religieuses; les caractères fixés par hérédité prennent, chez les animaux comme chez l'homme, l'apparence absolue qui est la source des croyances théologiques; les abeilles ont des principes comme nous!

§ 2). — L'EFFONDREMENT DES PRINCIPES

On a beaucoup discuté la légitimité de l'attitude du « bon Juge » qui, chargé par ses fonctions de faire respecter les lois de son pays, appliquait aux crimes ou délits de droit commun, l'arbitrage de sa conscience. Un riche boulanger ayant fait poursuivre une pauvre femme qui avait volé un pain, ce fut, je crois, le boulanger qui fut condamné. J'ai applaudi, avec beaucoup d'autres, à ce noble geste que n'eût pas désapprouvé Jésus-Christ; mais, à la réflexion, je me suis trouvé très perplexe. Ce boulanger payait l'Impôt et se croyait, en retour, protégé contre les voleurs, même affamés, par les lois de son pays. Le bon juge s'arrogea le droit de faire l'aumône avec l'argent du boulanger; certains compagnons de François d'Assise n'agissaient pas autrement; l'un d'eux, si j'en crois l'histoire, coupa le pied d'un cochon vivant pour le faire manger à un frère malade qui en désirait; le propriétaire du cochon poussa les hauts cris et demanda justice; mais il fut désarmé par la naïve bonne foi du coupable; il se convertit et devint l'un des plus fanatiques prosélytes du grand saint François. Cela est très bien, parce que cela a bien fini, mais je ne sache pas que le boulanger de tout à l'heure se soit décidé depuis son aventure à donner tout son bien aux pauvres.

Dans « l'Entretien d'un père avec ses enfants », Diderot discute une question semblable de tout point à celle du boulanger. Il professe, lui Diderot, la théorie mise en pratique par le bon juge, mais son père est partisan de l'application de la loi ; la conclusion de l'entretien est admirable :

« Mon père, c'est qu'à la rigueur il n'y a point de lois pour le sage...

— Parlez plus bas...

— Toutes étant sujettes à des exceptions, c'est à lui qu'il appartient de juger des cas où il faut s'y soumettre ou s'en affranchir.

— Je ne serais pas trop fâché, me répondit-il, qu'il y eût dans la ville un ou deux citoyens comme toi ; mais je n'y habiterais pas, s'ils pensaient tous de même. »

Loyauté et légalité sont deux mots identiques étymologiquement, mais l'un est populaire, l'autre est savant. Or, il peut arriver que les exigences de la loyauté et de la légalité soient contradictoires : rien n'est plus pénible, pour un homme, que de se trouver pris entre les ordres opposés de sa conscience morale et des lois de son pays ; et si cela est pénible quand il s'agit de discuter ses propres affaires, dans lesquelles on a toujours le droit, si l'on veut, de se faire du tort pour satisfaire sa conscience, combien plus douloureuse doit être la situation d'un juge chargé d'appliquer sévèrement la loi dans un cas où son humanité absout le cou-

pable ! Si j'avais été juge, le seul acte dont j'eusse été capable eût été de rendre mon bonnet dès la première affaire. On a déjà assez de se diriger soi-même !

Et cependant, un athée logique ne devrait pas hésiter à appliquer toute la loi, en s'attachant seulement à le faire aussi correctement que le lui permettent les lumières de sa raison, et sans consulter aucunement une sentimentalité dangereuse.

Pour l'athée logique, il n'y a pas de *principes* au sens ordinaire du mot. Voici comment il doit raisonner :

Ma conscience morale est le résumé héréditaire des nécessités sociales qu'ont traversées mes ancêtres pendant de nombreuses générations ; à chaque époque, il y a eu des lois qui tenaient aux conditions réalisées dans les sociétés dont mes ascendants ont fait partie ; de ces lois, quelques-unes ont peu duré et n'ont laissé que peu ou pas de traces dans mon hérité ; d'autres se sont conservées longtemps, et ont imprimé dans l'hérité de ma race des traces ineffaçables. Ce sont ces traces que je retrouve en moi et que j'appelle ma conscience morale. Il n'y a pas de raison pour qu'elles soient encore d'une application avantageuse, puisque les conditions dans lesquelles vit la société actuelle sont différentes de celles qui ont créé les nécessités imprimées en moi avec un